

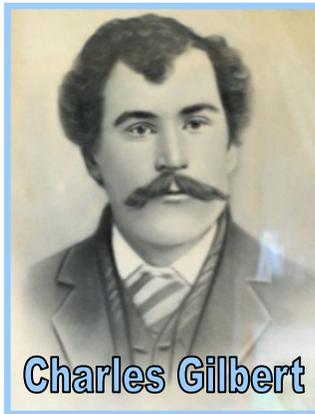


PRAETERITI LUMINE, FUTURUM PARARE

Le Gilbertin



Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert Volume 3 numéro 1, avril 2016



Charles Gilbert

Un homme d'exception
page 13



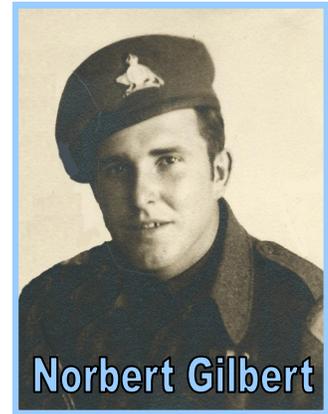
Pierre Gilbert

Plaque commémorative
page 19



Jeanne d'Arc Gilbert

Récipiendaire du chapelet
des aînés page 4

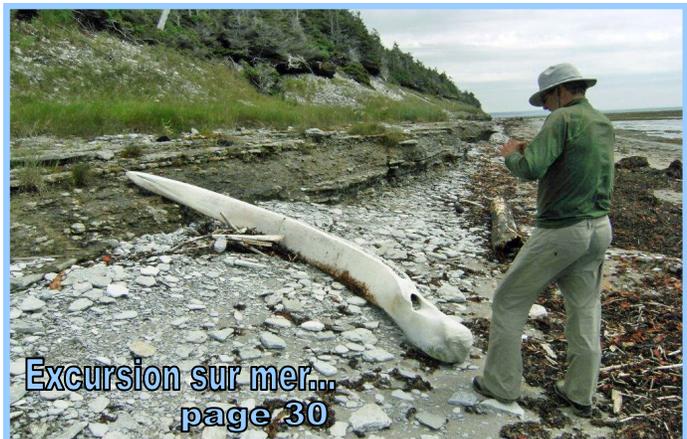


Norbert Gilbert

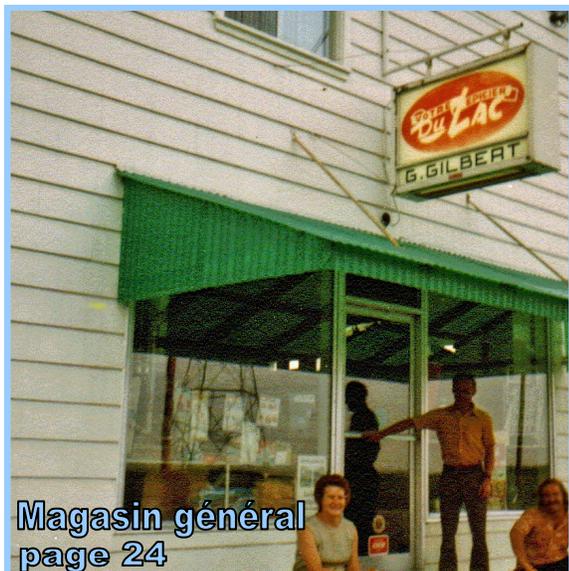
Soldat de la 2e Guerre
mondiale page 20



Le bois une affaire de famille
page 22



Excursion sur mer...
page 30



Magasin général
page 24



La vie à la ferme dans les années 50
page 6

Association des familles Gilbert

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président

Yves Gilbert, vice-président

Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire

Michel Gilbert, trésorier

Guy Gilbert, administrateur

Jules Garneau, administrateur

Roberta Gilbert, administratrice

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu au préalable la permission de l'Association des familles Gilbert.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions ainsi que des illustrations utilisées, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Production et diffusion du «Le Gilbertin»

- Révision linguistique : Roberta Gilbert
- Conception graphique et mise en page : Jean-Claude Gilbert
- Reproduction, assemblage et livraison : Fédération des associations de familles du Québec

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Association des familles Gilbert

650, rue Graham-Bell,

bureau SS-09

Québec (Québec) G1N 4H5

Sommaire

Vol. 3 No 1

3 Mot du président



4 Jeanne d'Arc Gilbert, récipiendaire du chapelet des aînés

6 La vie sur la ferme dans les années 50

10 La migration des Gilbert de Charlevoix au Saguenay-Lac-Saint-Jean

13 Charles Gilbert, un homme d'exception



16 Draveur d'hier



18 Des trouvailles tous les jours

19 Pierre Gilbert (1724 - 1771)

20 Norbert Gilbert, soldat de la 2^e Guerre mondiale 1939 - 1945

22 Le bois, une affaire de famille

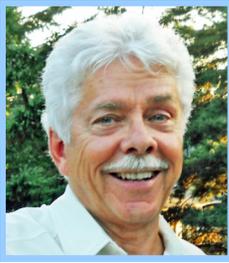
24 Un magasin général à Saint-Cœur-de-Marie

28 Formulaire d'adhésion ou de renouvellement

29 Message du conseil d'administration

30 Excursion sur mer à Anticosti et Basse-Côte-Nord

32 Assemblée générale annuelle



Mot du président

Jean-Claude Gilbert

Comme on identifie l'arbre à ses feuilles, on découvre la famille à son histoire!

Depuis la parution du premier numéro de notre bulletin de liaison *Le Gilbertin* en juin 2014, plusieurs membres de notre association de familles nous ont raconté des faits saillants de leur vécu ou celui de leurs parents. D'autres ont écrit des œuvres remarquables sur l'histoire de leur famille.

Par ces articles, nous vous avons fait connaître le parcours de quelques Gilbert qui se sont démarqués dans les domaines de la santé, des arts, du sport et autres. Nous vous avons présenté des récits qui relataient les aventures ou le cheminement de quelques-uns de nos ancêtres. Nous vous avons dévoilé l'origine et la signification de quelques endroits publics, rue, rivière, portant le nom Gilbert, toponyme évoquant un personnage ou un événement marquant de notre famille. Enfin, nous vous avons décrit des métiers disparus de nos jours et d'autres sujets apparentés impliquant des Gilbert dans différents aspects de leur vie présente ou passée.

C'est à travers ces récits que nous découvrons peu à peu la richesse humaine, culturelle et professionnelle de grands Gilbert. Faire connaître leur histoire par des écrits, c'est prendre possession de leur héritage historique et culturel. Publier leur histoire dans notre bulletin de liaison *Le Gilbertin*, c'est la faire exister, c'est lui donner la visibilité qu'elle mérite et c'est aussi rendre un juste hommage à ces personnes qui ont marqué notre collectivité.

Nous avons tous une histoire à raconter, ayons le courage de l'écrire. L'histoire ne doit pas se perdre et l'écrit est la meilleure manière de transmettre ce précieux héritage. N'oublions pas qu'écrire l'histoire de notre famille est un moyen de redonner vie à nos proches parents et à nos ancêtres. Ces récits de l'histoire de notre famille sont des traces tangibles de nos racines qui seront ainsi préservées pour les générations futures, entre autres à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à la Bibliothèque et Archives Canada.

Jeanne d'Arc Gilbert, récipiendaire du chapelet des aînés

Par Michel Gilbert



L'abbé Henri Goulet remet le chapelet des aînés à Jeanne d'Arc Gilbert

Le chapelet des aînés est remis au doyen ou à la doyenne de la paroisse de Saint-Augustin-de-Desmaures depuis 1921. Le chapelet a voyagé chez plusieurs aînés (33) durant toutes ces années. Madame **Jeanne d'Arc Gilbert**, qui est maintenant la doyenne, l'a reçu le 9 janvier 2016 des représentantes de l'AFÉAS, mesdames Raymonde Lachance présidente, Ann Lonchamps, secrétaire, et Claire Roy, responsable de la fête des aînés, en présence de l'abbé Henri Goulet, prêtre retraité résident à Saint-Augustin-de-Desmaures. L'AFÉAS est mandaté pour transmettre le chapelet à un nouvel aîné lors du décès de la personne la plus âgée.

La récipiendaire Jeanne d'Arc Gilbert est née à St-Augustin le 8 mars 1920 et y a toujours vécu. Ses parents étant cultivateurs, elle contribua durant son enfance aux travaux de la ferme. Par la suite, elle travailla comme aide dans plusieurs familles et aussi quelques années comme employée dans une buanderie de Québec. Après le décès de son père en 1956, n'étant pas mariée, elle déménagea avec sa mère et son frère Raymond dans une nouvelle maison où son frère ouvrit un magasin de lingerie sous le nom de « Magasin Raymond Gilbert », magasin qui est toujours en activité aujourd'hui et dont le propriétaire est leur neveu Clément Gilbert. En plus de s'occuper de la maison, Jeanne d'Arc travailla durant plusieurs années au magasin pour aider son frère.

Aujourd'hui âgée de 96 ans, Jeanne d'Arc participe régulièrement aux activités de l'âge d'or et aime aussi recevoir la visite des membres de sa famille (neveux et nièces). Elle est considérée comme la grand-maman et l'arrière grand-maman des enfants et petits-enfants de son neveu Clément, propriétaire du magasin. Après toutes ces années, elle le considère comme son fils et lui, comme sa deuxième mère.

Très active, Jeanne d'Arc a participé à l'été 2014 au projet « *Témoins d'hier, aujourd'hui* », impliquant des aînés de Saint-Augustin afin qu'ils témoignent de la vie d'autrefois et de l'évolution de Saint-Augustin d'hier à aujourd'hui. La Société d'histoire de Saint-Augustin-de-Desmaures s'était associée à la maison Léon-Provencher de Cap-Rouge dans la réalisation de ce projet qui consistait à obtenir des témoignages auprès des aînés sous forme d'enregistrements sonores et aussi en numérisant des documents pertinents leur appartenant. Ces enregistrements (dont celui de Jeanne d'Arc) peuvent être consultés à la Société d'histoire de Saint-Augustin-de-Desmaures ainsi qu'au Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli qui a aussi participé au projet.



Céline Dion
chapelet en 1930-31
(4ème)

François Couture
chapelet entre 1921 et 1926
(5ème)

Jeanne d'Arc Gilbert
depuis 9 janvier 2016
(34ème)

Jeanne d'Arc tenait à mentionner que sa grand-mère paternelle, Céline Dion (en 1930 et 1931), et son grand-père maternel, François Couture (de 1931 à 1936), ont aussi eu en leur possession ce chapelet comme aînés.

Ayant une mémoire phénoménale, Jeanne d'Arc nous a entretenus durant plus d'une heure sur plusieurs passages de sa vie. Ce fut un après-midi très agréable et enrichissant pour nous tous.

Six des neveux et nièces de Jeanne d'Arc Gilbert ont assisté à la remise du chapelet :



Jean-Claude Gilbert, Michel Gilbert, Jeanne d'Arc, (l'abbé Henri Goulet), Guy Gilbert, Charlotte Delisle, Pierrette Gilbert et Clément Gilbert (à l'arrière).

Histoire du chapelet des aînés de la paroisse de Saint-Augustin-de-Desmaures (passages tirés d'un manuscrit de Laurette Rochette)

Ce chapelet a été acheté et donné à la paroisse par monsieur Edmond Valin (1863-1948), cultivateur et homme d'une grande culture, à l'occasion de son pèlerinage en Terre Sainte en 1921. Ce chapelet souvenir était destiné au doyen ou à la doyenne de la paroisse de Saint-Augustin-de-Desmaures.

Durant ce pèlerinage, monsieur Valin était accompagné du père Paul- Eugène Trudel O.F.M. natif aussi de Saint-Augustin qui était Commissaire Provincial du Tiers-Ordre Franciscain. C'est à ce titre qu'il organisa le congrès du septième centenaire de la fondation du Tiers-Ordre en 1921 et assista au Congrès International de Rome.

Endroits et Saintes Reliques où le chapelet est passé et a touché durant le pèlerinage Franciscain en 1921 (tombeaux, reliquaires, médaillons etc) .

ROME : Le chapelet fut béni par le Pape Benoit XV avec toutes les indulgences de la Sainte-Église, lors d'une célébration de la Sainte-Messe à la chapelle Pauline du Vatican.

Paray le Monial : à la Basilique Notre-Dame, endroit où le Sacré-Cœur apparut à sainte Marguerite-Marie, aux saintes reliques que l'on vénère chez les Visitandines.

Lourdes : à la pierre miraculeuse où la Sainte Vierge apparut à Bernadette, (aspergé et béni avec l'eau miraculeuse de la piscine).

En terminant, nous souhaitons une très bonne santé à **Jeanne d'Arc Gilbert** et qu'elle garde ce chapelet historique le plus longtemps possible.

Bologne : chapelle « Corpus Domini » du monastère où se trouve les reste de sainte Catherine.

Gênes : au tombeau de sainte Catherine

Milan : tombeaux de saint Charles Borromée, saint Ambroise, saints Gervais et Protas.

Florence : châsse qui contient l'habit et le cordon de saint François.

Venise : tombeau de l'évangéliste saint Marc.

Mont Alverne : dans la Chiesina à l'autel du sacrifice dans la petite chapelle où la Vierge Marie apparut à saint François d'Assise, dans la chapelle où saint François fut stigmatisé, dans la chapelle de l'apparition de Notre-Seigneur à sainte Madeleine.

Assise : à la Potioncule, petite chapelle Sainte-Marie des Anges restaurée par saint François où il habitait dans une cellule contiguë, à la Basilique Saint-François où se trouve le tombeau qui contient les restes du saint.

Padoue : reliquaire de St-Antoine. (Une messe spéciale fut dite par le révérend Père Paul-Eugène Trudel O.F.M. pour tous les doyens et doyennes qui auront l'avantage de porter le glorieux chapelet qui est demeuré sur l'autel durant toute la messe).

Dans la Chiesa Nuova : au cachot où François fut enfermé par son père, au baptistère où il fut baptisé, aux tombeaux de sainte Claire, de sainte Agnès, de sainte Balbine et de bienheureuse Bienvenue Bojani.

Nous citons ci-après d'autres endroits bénis où le chapelet a passé et touché :

Aux catacombes de Rome : crypte de saint Calixte, de sainte Cécile et de saint Sébastien.

Prison Mamertine : source d'eau que saint Pierre fit jaillir pour baptiser les prisonniers avec lui.

Le tombeau des saints : Clément, Cyrille et Méthode, de saint André, de saint Alphonse de Liguori, de saint Léonard de Port-Maurice.

Église St-Sébastien : pierre sur laquelle apparut le Seigneur à saint Pierre.

Basilique St-Pierre : Tombeaux de saint Pierre et des papes où les restes ont été déposés.

Basilique St-Paul-Hors les Murs : tombeau de saint Paul, chaînes de saint Paul lors de sa captivité, reliques de sainte Anne.

Basilique St Jean de Latran : une des quatre basiliques de Rome, considérée comme la « mère » en ancienneté, les reliques et tombeaux.

Basilique de Ste Croix de Jérusalem : maison des reliques de la passion.

Le crucifix de ce chapelet contient quatorze reliques provenant de chacune des stations de Jérusalem. **Il a été envoyé par le Père Paul-Eugène Trudel O.F.M. en 1930 et authentifié par monsieur Edmond Valin.**

La vie sur la ferme familiale dans les années 50

Par Guy, André, Janine et Gilles Gilbert, rédaction Raynald Myrand

LA FERME

La terre située au 524 de la route 138 fut la deuxième terre acquise par les aïeux Gilbert. Elle fut la propriété de Laurent (6^e génération), Alphonse (7^e génération), Fernand (8^e génération), notre père, et maintenant l'un de ses fils, Gilles (9^e génération), qui l'opère depuis 1976 pour la production laitière. Actuellement, la ferme est très bien mécanisée, mais ça n'a pas toujours été le cas dans les années 50.



Vue aérienne de la ferme de Fernand Gilbert

LE MÉTIER DANS LES ANNÉES 50

Le métier de cultivateur est des plus nobles. Il a eu et il a encore une fonction vitale dans le développement du Québec. Ce métier est une composante importante dans l'alimentation des Québécois. C'est un métier très exigeant pour les raisons suivantes: c'est un travail continu 7 jours sur 7; il est très dépendant de la température (semences, récoltes, foin, etc.). Si dame nature fait des siennes, ça va mal, une mauvaise récolte de foin ou de grains se répercute sur la production laitière. Ce travail exige également de bonnes connaissances en administration, car les fermes sont devenues maintenant des PME; il faut être débrouillard et avoir des notions de divers autres métiers comme la menuiserie, la plomberie, la mécanique en plus d'avoir des connaissances du monde animal.

Dans le texte qui suit, nous vous présentons une rétrospective des principales activités à la ferme dans les années 1950 à 1965, à l'époque de notre père Fernand, notre mère Julienne et leurs 7 enfants (3 filles et 4 garçons).

Notre père était un cultivateur à temps plein (maintenant, on appelle cela un agriculteur). Il aimait beaucoup les animaux et travailler la

terre. De plus, il s'impliquait dans la communauté en étant membre et administrateur de 4 coopératives de Saint-Augustin soit la caisse populaire, la boulangerie, le couvoir et la meunerie.

À la ferme, nos parents travaillaient fort et faisaient participer les enfants à plusieurs travaux selon les saisons. Que ce soit les filles ou les garçons, tous étaient impliqués. Le gros du travail se faisait manuellement « à la main », car la mécanisation en était à ses débuts. Le métier de cultivateur se compose de travaux quotidiens et de travaux spécifiques aux saisons de l'année.

TRAVAUX QUOTIDIENS

Le principal travail sur une ferme laitière est de « **faire le train** » 2 fois par jour. « Faire le train » consiste à: — Traire les vaches le matin et le soir en utilisant une trayeuse mécanique, le lait s'accumulant dans des chaudières puis versé dans un couloir (genre d'entonnoir) avec filtre installé sur le bidon et non dans un réservoir central comme actuellement. Parfois, il fallait traire certaines vaches à la main. — Nourrir les animaux à l'étable avec du foin et de la moulée et parfois des navets. Il y avait également 2 chevaux utilisés pour les travaux de la ferme qu'il fallait soigner. — Écurer les animaux, soit enlever de l'étable les déjections des animaux. — Nettoyer les animaux, les brosser. — Balayer les allées de l'étable. — Étendre la paille comme litière pour les animaux. — Faire boire les petits veaux à la chaudière ou à la tétée.

Le lait était conservé dans des bidons dans le bac à lait (réservoir contenant de l'eau froide). À tous les matins sauf le dimanche, les bidons de lait étaient mis sur la table à lait sur le bord de la route et son frère Léonard venait chercher le lait (voir l'article « La run de lait de mon père » dans le Gilbertin, volume 2, numéro 1).



Photo prise en 1954. Les 7 enfants en rang d'oignons.

Il fallait également contrôler les saillies des vaches afin d'avoir une production laitière équilibrée (une vache doit avoir eu un veau pour donner du lait) tout au long de l'année. Mon père s'occupait des accouplements avec le taureau. Plus tard vint l'insémination artificielle. La durée de gestation est de 9 mois et une semaine. Dans les années 50, il avait environ 15 à 20 vaches de race Ayrshire et faire le train prenait environ 3 heures le matin et 3 heures le soir. C'était tout un travail et ce 7 jours sur 7 sans aucun jour de congé.

Fernand était également aviculteur.

Il possédait un petit et un gros poulailler. Le petit poulailler contenait environ 150 poules et les œufs produits étaient vendus à la douzaine pour sa clientèle en ville et pour les divers clients qui venaient s'approvisionner directement à la maison. Le gros poulailler avait 2 étages et était annexé à l'étable. Ce poulailler contenait environ 225 poules et 25 coqs par étage. Il servait pour la fécondation des œufs. Les œufs étaient vendus au couvoir coopératif de Saint-Augustin pour la reproduction. De plus, il avait une couveuse pour élever les poussins (communément appelée la colonie).

Les principales tâches consistaient à : ramasser les œufs 2 à 3 fois par jour tous les jours; transporter les moulées aux 2 poulaillers; nourrir les volailles (moulée, blé d'Inde, écaillés); apporter de l'eau fraîche; nettoyer les perchoirs et le plancher, mettre de la ripe. Le gros du travail était fait par notre mère soit laver et classifier (petit, moyen, gros) les œufs avant de les vendre. À titre d'information, une poule donne environ 250 œufs par année.

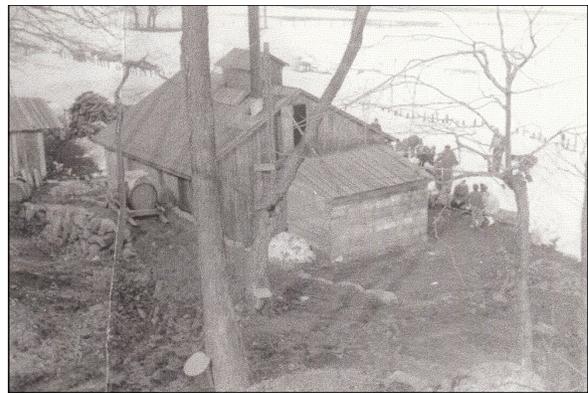
LE COMMERÇANT

Fernand était également commerçant. Chaque jeudi, il avait sa clientèle («run») à la haute ville de Québec où il vendait des produits de la ferme comme des œufs, des volailles, des légumes (patates, carottes, navets, choux, tomates, etc.), des fruits saisonniers (pommes, cerises, gadelles) et des produits de l'érable (sirop d'érable, tire d'érable, beurre d'érable, sucre mou, pain de sucre, etc.). Il remplissait son auto, un Monarch 1952, de produits de la ferme et se rendait en ville les vendre.

LE PRINTEMPS

Le printemps venu, c'est l'acériculture qui prenait beaucoup de notre temps. C'était la période des « sucres ». Durant tout l'hiver, avant les sucres, il fallait entretenir les chemins dans l'érable, s'assurer d'avoir le bois nécessaire pour faire bouillir l'eau d'érable (bûcher, fendre et corder le bois à la cabane à sucre). On entaillait les arbres avec un vilebrequin. Pour chaque entaille, on posait le chalumeau, la chaudière et le couvert. Au début, les chau-

dières étaient de différents formats ce qui augmentait le travail d'entaillage. La venue de chaudières en aluminium et de nouveaux chalumeaux standardisés ont facilité le travail. On faisait 800 à 900 entailles pour une production de 75 à 100 gallons de sirop selon les saisons. Avec des raquettes en babiche, on ramassait l'eau d'érable. On vidait le contenu des chaudières dans une grosse chaudière qui était par la suite vidée dans le tonneau qui était sur un traîneau tiré par un cheval. Lorsque le tonneau était plein, on transvidait l'eau d'érable dans le réservoir de la cabane à sucre, au début manuellement et, par la suite, avec un siphon. L'eau d'érable provenant du réservoir était ensuite bouillie dans l'évaporateur pour obtenir du sirop d'érable. Par la suite, notre mère transformait le sirop en tire, en beurre d'érable et en pain de sucre en plus de la mise en boîte (cannage) du sirop pour une meilleure conservation. Ces produits étaient vendus à sa clientèle («run») à Québec. À la fin de la saison, il fallait enlever les chaudières et les chalumeaux des érables et les nettoyer, de même que les panes de l'évaporateur.



Vue de la cabane à sucre et du tonneau

Après la période des sucres, commençaient alors les principaux travaux printaniers dans les champs labourés: ramasser les pierres qui avaient fait surface suite au gel et au dégel; faire des fossés ou des rigoles pour évacuer les eaux dormantes et parfois faire du drainage dans les endroits les plus humides; herser les champs labourés avant de semer l'avoine et l'orge.

Par la suite, on faisait le jardin (potager). On commençait par préparer les patates certifiées que l'on coupait en quartiers (chaque quartier devait avoir 2 ou 3 germes) pour la semence. Ensuite, mon père préparait le jardin en y faisant des rangs avec un instrument à roulettes. Les quartiers de patates étaient déposés au fond du rang à tous les 10 pouces environ puis recouverts de terre avec l'instrument à roulettes qui faisait les rangs. Par la suite, on préparait la terre pour l'ensemble des légumes pour consommation humaine.

On semait des carottes, des betteraves, des navets, des concombres, des citrouilles, des fèves, etc. et on procédait à la mise en terre des plants de tomates et des plants de choux. De plus, on semait du blé d'Inde « à vache » et de la betterave à sucre pour nourrir les animaux l'hiver. Lorsque le jardin poussait, l'éclaircissement et le sarclage venaient toujours trop vite, travail où toute la famille participait. C'était un travail à genoux dans les rangs, à main nue, pour éliminer les mauvaises herbes afin d'aider la croissance. À l'occasion, il y avait des combats de mottes de terre entre les enfants, au grand désarroi des parents.

D'autres travaux sont également à faire au printemps soit : épandage des engrais naturels et chimiques sur la terre; réparation des clôtures ou barrières afin d'envoyer les animaux aux champs; envoi aux champs au bout de la terre des taures ou génisses et des vaches en gestation; entretien du chemin principal sur la terre qui donne accès aux champs; aller chercher et reconduire les vaches aux champs pour faire la traite (de juin à octobre).

L'ÉTÉ

Sans aucun doute, l'été était la plus grosse saison. C'était la saison des « foins ». Tous y participaient. Mon père fauchait avec une faucheuse tirée par deux chevaux. Par la suite, il raclait le foin en andain pour le faire sécher. Au début, des chevaux et, par la suite, un tracteur (Massey Harris 22) tiraient la voiture de foin et le chargeur à foin (au début, le foin était ramassé « lousse »). Mon père plaçait le foin dans la voiture tandis qu'un(e) aide foulait le foin dans la voiture pour en mettre le plus possible. Une



Faucheuse tirée par deux chevaux

fois rendu à la grange, il fallait procéder au déchargement du foin avec une grosse fourche à foin pour l'envoyer dans la tasserie (endroit spécifique pour entreposer le foin). À l'époque, on faisait une seule coupe. On débutait vers la fin juin lorsqu'il commençait à faire beau et on terminait en juillet normalement. La période des foins durait plus ou moins 1 mois dépendamment de la température, mais c'était un travail intensif en plus du train qu'il fallait faire

tous les jours. Les journées étaient longues. Au début des années 60, mon père s'est procuré une presse pour faire des balles de foin. Avec cette nouvelle technologie, cela prenait au moins 2 fois moins de place dans la tasserie.



Déchargement des balles de foin à l'aide d'un monte balle dans la tasserie

Également, comme on dit, il y avait toujours un petit peu de sarclage à faire. Les mauvaises herbes ne prennent jamais de repos. Lorsque les légumes venaient à maturité, chaque semaine des légumes étaient prélevés du potager et le gros du travail de préparation (nettoyage, mise en paquets) était fait par notre mère Julienne. Ces légumes étaient vendus à sa clientèle («run») à Québec.

L'AUTOMNE

L'automne venu, c'est la période de la récolte de tous les légumes-racines (carotte, betterave, navet, etc.) et principalement les patates. Année après année, on récoltait entre 100 et 150 poches de patates de 75 livres. On utilisait une charrue à un soc pour déterrer les patates. Les patates étaient ensuite déposées dans le fond du rang pour séchage. Lorsque sèches (environ plus ou moins 2 heures), elles étaient mises manuellement dans des chaudières et mises dans des poches de jute dans une voiture tirée par le tracteur.

L'avoine et l'orge étant à maturité, c'est la moissonneuse-lieuse qui entre en opération. Elle fauche les tiges des céréales et les regroupe automatiquement en gerbes (« stouk »).

Par la suite, les gerbes étaient entassées en meule dans le champ de façon à assurer le séchage des épis pendant plusieurs jours. Finalement, on procédait au « battage » qui séparait le grain de la paille. Le grain était mis dans des poches de jute et par la suite déposé dans 2 énormes boîtes en bois (réservoirs à grain) contenant le blé et l'orge. Ces céréales servaient pour nourrir les animaux. La paille était utilisée dans l'étable comme litière pour les vaches et les chevaux. Le battage se faisait en collaboration avec les voisins de terre. À cette époque, il y avait beaucoup d'entraide et de solidarité entre les voisins.

Une fois les récoltes terminées, on labourait les champs qui seront ensemencés au prochain printemps. Au début, on utilisait deux chevaux et on labourait un sillon à la fois. Par la suite le tracteur a facilité ce travail en labourant plusieurs sillons en même temps. On entrait également dans l'étable les taures qui avaient passé le printemps et l'été aux champs. À compter de novembre, à cause du temps plus froid, les vaches demeuraient tout le temps à l'étable jusqu'au printemps suivant.

L'HIVER

L'hiver était la période de l'année la plus tranquille pour un cultivateur. Il fallait rentrer tous les jours le bois pour chauffer le poêle à bois. Il n'y avait pas de chauffage central à l'huile ou à l'électricité à cette époque. Il fallait également entretenir l'entrée de la maison et de l'étable en enlevant la neige avec une gratte tirée par un cheval. La principale activité pratiquée l'hiver était le « bûchage », car le bois est de meilleure qualité. Les arbres étaient coupés en utilisant une hache, une sciote ou un godendard et, plus tard, une scie à chaîne. Le bois était coupé en longueurs de 8 à 10 pieds. Les billes de bois étaient sorties de la forêt par les chevaux avec des chaînes et transportées à la ferme avec un traîneau (voiture avec des patins). Lorsque l'on prévoyait faire des réparations ou l'agrandissement des bâtiments, on transportait les meilleures billes de bois mou (sapin, épinette) au moulin à scie près de chez nous qui les transformait en planches, colombages et/ou madriers. Avec le bois restant, on procédait au sciage en collaboration avec les voisins. Un voisin avait un banc de scie avec moteur à gaz et on coupait le bois en longueur de 16 pouces pour faire du bois de chauffage. Le bois de moins bonne qualité était utilisé pour la cabane à sucre. Finalement, il fallait fendre le bois avec une hache et le corder pour le faire sécher dans la « shed » à bois. C'est beaucoup plus facile de fendre le bois lorsqu'il est gelé. Par temps perdu, on faisait du bois d'allumage avec des vieux piquets de cèdre.

INCIDENTS SURVENUS

Sur une ferme, il y a toujours des travaux à risques, mais nous avons été bénis puisque rien de sérieux n'est arrivé, mais il y a eu quand même quelques incidents. Notre père fit une chute du haut d'un voyage de foin, à l'intérieur de la grange, et tomba sur la tête à proximité du solage de ciment. Quelques traitements chez un « ramancheur » ont suffi pour le remettre sur le « piton », comme on dit. Également, il s'était fait frapper par une auto alors qu'il circulait sur la route 138 avec son tracteur tirant une charrette et avait été projeté dans le fossé. Il s'en est tiré avec une bonne frousse. Une de nos sœurs, qui faisait le raclage avec un cheval, tomba à la renverse lorsque le cheval s'emballa et prit l'épouvante. Elle s'en tira avec quelques contusions et une bonne frousse. Elle en parle encore aujourd'hui. Un de nos frères fit une fausse manœuvre avec la scie mécanique et se coupa à une jambe. Une chance qu'il se trouvait à proximité de la maison pour avoir les soins rapidement. Un autre de nos frères se fit écorner par une vache qui venait de mettre bas. Une autre de nos sœurs se fit lever de terre, tirée par une jambe à la suite de l'enroulement d'une corde qui servait au déclenchement de la grosse fourche à foin utilisée dans la tasserie et se retrouva plusieurs pieds dans les airs. Depuis cet incident, elle a parfois des maux de dos.

EN RÉSUMÉ

On travaillait fort, mais on savait également s'amuser. On jouait souvent à la balle-molle avec les jeunes du voisinage ou avec les cousins ou cousines en visite. L'hiver, on faisait une petite patinoire derrière la maison, le hockey était très populaire. Le dimanche, jour de repos, on allait toujours à la messe de 9 h 30 avec les parents et, l'après-midi, lors des journées de pluie, on jouait aux cartes, aux dames, aux Serpents et échelles ou au Parcheesi. On a également en tête les grands rassemblements chez les grands-parents pour fêter le jour de l'An. Les jeunes s'assoiaient dans les marches de l'escalier et ils observaient les adultes. On avait bien hâte de recevoir notre cadeau de notre parrain et marraine.

Aujourd'hui, nous réalisons que nous avons eu de la chance de grandir sur la ferme familiale. Nous constatons avoir appris beaucoup, par exemple l'initiation au travail de groupe et aux divers travaux de la ferme. Quel bel apprentissage. Nous avons eu la chance d'avoir des parents qui ont prêché par l'exemple, par le travail et ont fait leur possible pour nous aider à cheminer dans la vie. La réussite de leurs enfants leur tenait à cœur.

P.S. Longue vie au journal *Le Gilbertin* qui nous offre l'opportunité d'être des passeurs de mémoire.

... et si on jasait ... (suite)

La migration des Gilbert de Charlevoix au Saguenay-Lac-Saint-Jean

Par Jules Garneau et Éric Gilbert

La migration d'une partie de la population de la région de Charlevoix vers le Saguenay au milieu du dix-neuvième siècle fut une des plus importantes migrations internes de l'histoire du Québec. Selon un auteur anonyme contemporain de cette époque, il y a deux raisons principales à cette migration, un manque de terres disponibles et des conditions climatiques désastreuses affectant la population de cette région. Il mentionne tout d'abord les faits suivants : « Elle aussi elle commence, sur plusieurs points, à avoir besoin de terres. La population de plusieurs seigneuries a déjà débordé; dans d'autres il y a de l'encombrement, à cause de la difficulté qu'il y a à se procurer des terres dans les environs¹. » Il ajoute plus loin dans son article : « Qu'ils adressent, sans tarder, à M. Buller, une représentation le priant de s'occuper de leur demande, en ayant égard au besoin pressant dans lequel ils se trouvent, eux affligés depuis cinq ou six ans par suite de la rigueur inouïe des saisons¹. »

Dans cette nouvelle chronique, il sera question de l'une de ces personnes forcées de quitter son coin de pays pour aller vivre ailleurs. Il s'agit de David Gilbert, le neuvième enfant et cinquième fils de David et Marie-Luce Simard. David est né à La Malbaie le 15 juin 1804 et selon son acte de baptême du 8 juillet suivant sous les prénoms de François-David.

Avant son mariage, on retrouve la trace de David à La Malbaie ou à Murray Bay sur certains actes de notaires. La première mention de David apparaît le 5 août 1824 lors d'une déclaration au papier terrier de l'endroit qu'il a fait par l'entremise du notaire Charles-Pierre Huot de Baie-Saint-Paul². Selon cette déclaration il est propriétaire d'une terre de 3 arpents* de front par 40 de

profondeur située à La Malbaie sur la concession ou le rang St-Jean-Baptiste. Elle est bornée par devant à la profondeur des terres du 3^e rang à partir de la Rivière-Malbaie et par-derrière au bout de ladite profondeur. De plus, sa terre est limitée au nord par celle de Jean Desmeules et au sud par celle de Peter Murray, son beau-frère. Elle lui a été concédée par Christine Nairne, la Seigneuresse de Murray Bay le 12 juillet 1824. Il est à noter que son frère Joseph a également obtenu une terre de Christine Nairne dans ce même rang St-Jean-Baptiste durant l'été de 1824. Le 28 novembre 1826, David obtient de Christine Nairne une autre terre de 3 arpents de front sur 40 de profondeur située dans la seigneurie de Murray Bay, sur la concession de Saint-Jean³; limitée au sud-ouest par la terre de Jean Desmeules et au nord-est par la terre de Pierre Bilodeau. Cette terre sera vendue le 24 août 1828 à Abraham Martel, un cultivateur de L'Isle-aux-Coudres pour le prix de 18 livres et 15 shillings (4).

David se marie le 2 mars 1840 avec Modeste Gagnon dans le village de Sainte-Agnès. Lors de son mariage, David a 35 ans tandis que Modeste n'a que 22 ans. Sa femme est également originaire de La Malbaie, elle y est née le 30 décembre 1817 du mariage entre Isaac Gagnon et Antoinette Pilote. Après leur mariage, le couple Gilbert-Gagnon s'installe à Sainte-Agnès, une nouvelle paroisse détachée de celle de Saint-Étienne-de-La Malbaie depuis octobre 1830. Malgré la présence d'un curé résident dans cette paroisse depuis 1835, la construction d'une église ne débuta qu'en 1841 et les travaux ne furent terminés qu'en juillet 1844. L'église de Sainte-Agnès est la plus ancienne de la région de Charlevoix.

*1 arpent = 192 pieds

De l'union entre David Gilbert et Modeste Gagnon va naître douze enfants, mais seulement quatre vont atteindre l'âge adulte. Les huit autres enfants sont tous décédés avant l'âge de trois ans. Les quatre enfants survivants du couple, une fille et trois garçons, vont tous se marier. Il y a tout d'abord Louise, ensuite Sifroy qui se fera appeler plus tard François, au troisième rang vient George et finalement le benjamin Jean. Voir le tableau suivant :



Liste des enfants de David Gilbert et de Modeste Gagnon

Prénom	Naissance	Époux (se)	Mariage et lieu
1 - Louise	7 juillet 1844	Flavien Villeneuve	4 mars 1862 à Ste-Agnès
2 - François (Sifroy)	2 juillet 1853	Adélaïde Blackburn	31 juillet 1877 à Chicoutimi
3 - George	7 déc. 1855	Zéline Savard	10 janvier 1882 à Chicoutimi
4 - Jean	16 nov. 1858	Félexine Dufour	3 nov. 1891 à St-Charles-de-Bourget

Les recensements fournissent plusieurs informations intéressantes sur les familles, il est donc important de les consulter. C'est ainsi qu'on apprend, grâce au recensement de 1851-1852, que David Gilbert demeure toujours à Sainte-Agnès et que sa famille se compose de quatre personnes. Il y a évidemment David et sa femme, ensuite il y a leur fille Louise qui a 7 ans et enfin il y a Antoinette Pilote, la mère de Modeste Gagnon, qui est veuve depuis le 17 janvier 1842. Le tableau B du recensement de 1851-1852 est un recensement agraire de chaque famille donnant plusieurs informations touchant le monde agricole. On apprend donc par ce tableau que David occupait une terre de 80 arpents dont 40 étaient cultivés et qu'il possédait un bœuf, deux vaches laitières, un veau, un cheval, huit moutons et finalement trois cochons.

Le recensement de 1861 est moins détaillé que le précédent. On apprend malgré tout que David demeure encore à Sainte-Agnès et qu'il y a maintenant sept personnes dans sa famille. Parmi ces sept personnes, il y a, outre les parents, quatre enfants dont trois garçons et aussi il y a la

belle-mère de David qui vit encore avec eux. Enfin, ce recensement mentionne un détail intéressant, il indique que David habitait dans une maison en bois avec un seul étage. C'était d'ailleurs le cas de la plupart des gens de cette époque.

Entre le recensement de 1861 et celui de 1871, il se produit deux événements importants dans la vie de cette famille. Il s'agit de la vente de leur terre située à Sainte-Agnès et ensuite de leur déménagement au Saguenay. La vente de cette terre de 2 arpents de front sur 40 arpents de profondeur, située sur la concession du ruisseau des Fresnes, a eu lieu le 31 mars 1865 (5). Elle a été vendue pour le prix de 100 *louis* à Thomas Jean. Le départ de David et de sa famille pour le Saguenay s'est probablement produit durant la même année suivant l'acte de vente. On connaît l'endroit où David Gilbert va s'installer au Saguenay grâce à l'acte de quittance qu'il a signé en faveur de Thomas Jean le 16 août 1869 (6). Cet acte indique que David est cultivateur et qu'il demeure à Grande-Baie.

Le recensement de 1871 fournit plus d'informations sur les familles que les recensements précédents. Dans le cas de David Gilbert, on apprend tout d'abord qu'il habite dans la paroisse de Chicoutimi et non dans le village. Il mentionne ensuite que David demeure avec sa femme et ses trois fils qui sont encore mineurs. Une information surprenante sur David est qu'il réside sur une terre de 9 arpents qu'il a louée d'une personne apparentée avec lui. Le tableau 4 de ce recensement fournit beaucoup d'informations sur la production agricole des cultivateurs. Dans le cas de David, sa terre a eu une production variée et assez importante. Sa production la plus considérable a été celle des patates avec 40 minots*, trente bottes de foin de 16 livres, de l'orge, des navets, de l'avoine, du blé du printemps, des pois et de la graine de lin. Selon le tableau 5 sur le nombre d'animaux possédés, David avait un cheval, une vache laitière, treize moutons et trois cochons. Le recensement précise que ses moutons lui ont fourni 15 livres de laine.

Selon le recensement de 1881, David Gilbert n'habite plus à Chicoutimi, mais plutôt à Saint-Dominique de Jonquière. La raison de ce déménagement reste inconnue. Il habite avec sa femme et ses deux fils non mariés chez un dénommé Octave Brassard. Octave Brassard semble n'avoir aucun lien de parenté avec David ou avec sa femme. Son fils aîné François n'habite plus avec eux, mais plutôt à Chicoutimi avec son épouse Adélaïde Blackburn. David va demeurer à Jonquière jusqu'à sa mort survenue le 14 avril 1888. Il est décédé à l'âge vénérable de 83 ans et 10 mois.

Grâce au recensement de 1891, on découvre que Modeste Gagnon demeure toujours à Jonquière, mais pas avec la même famille, elle habite maintenant avec ses deux fils, George qui est marié et Jean qui est encore célibataire. George et sa femme Zéline Savard ont trois enfants qui ont entre 2 et 9 ans. Le recensement indique que Modeste a 75 ans, en réalité elle en a plutôt 73. Le décès de Modeste survient le 4 février 1894 à Jonquière, elle est décédée à l'âge respectable de 76 ans et un mois. Il

est à noter que ses deux fils, George et Jean, ont été témoins sur l'acte de sépulture.

Cette chronique sur la vie de David Gilbert ne représente qu'un aperçu de la vie de cet homme qui a vécu à une époque difficile. Cette recherche fournit toutefois plusieurs informations qui pourront servir à un autre chercheur qui serait intéressé à découvrir certains faits de la vie de David et de ses enfants qui sont restés dans l'ombre.

Notes

*Minot : ancienne mesure française de capacité pour les matières sèches, c'est l'équivalent de 38 dm³.

1. "Terres incultes", *le Canadien* (Québec), vol. 8, no. 28 (27 juin 1838), p. 2.
2. BANQ-Chicoutimi. Notaire Charles-P. Huot, Acte #1669 (5 août 1824). Déclaration par David Gilbert au papier terrier de Murray Bay.
3. BANQ-Chicoutimi. Notaire Charles-H. Gauvreau, Acte #235 (28 nov. 1826). Concession de Christine Nairne à David Gilbert.
4. BANQ-Chicoutimi. Notaire Isidore Lévesque, Acte #3255 (24 août 1828). Vente par David Gilbert à Abraham Martel.
5. BANQ-Chicoutimi. Notaire Hélie Hudon dit Beaulieu, Acte #114 (31 mars 1865). Vente par David Gilbert fils de feu David à Thomas Jean.
6. BANQ. Archives des notaires du Québec [en ligne], Notaire Élie Angers (CN304,S20), Acte #386 (16 août 1869). Quittance de David Gilbert fils de feu David à Thomas Jean.
www.bibnum2.banq.qc.ca/bna/notaires/

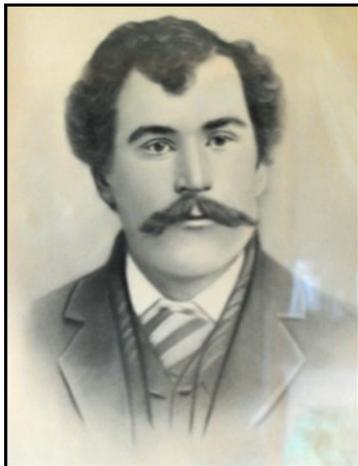
Références générales (Internet)

BANQ. Registres de l'état civil du Québec des origines à 1914 [en ligne], mis à jour le 1er septembre 2015. [www.bibnum2.banq.qc.ca/bna/ecivil/]. - BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA. Recensements [en ligne], mis à jour le 25 novembre 2014. [www.bac-lac.gc.ca/fra/recensements]. - DIRECTION GÉNÉRALE DU PATRIMOINE ET DES INSTITUTIONS MUSÉALES DU QC. Répertoire du patrimoine culturel du Québec [en ligne], 2013. [www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/]. - FAMILYSEARCH. Québec, registres paroissiaux catholiques, 1621-1979. Database with images [en ligne], mises à jour le 16 juillet 2014. [www.familysearch.org/search/collection/1321742]. - LE CENTRE DE GÉNÉALOGIE FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE. Banque centrale [en ligne], 2006. [www.genealogie.org/login/]. - MAGNAN, Hormidas. « Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec » [en ligne], 2008. [www.ourroots.ca/toc.aspx?id=1604].

Charles Gilbert, un homme d'exception

cultivateur, entrepreneur forestier, chercheur d'or et finalement rentier

Par Pierre Gilbert, Luc Gilbert, Charles Gilbert



Fusain de Charles Gilbert, réalisé à son retour du Klondike en 1899-1900.



Fusain de Phébé Dufour, la mère de Charles Gilbert

à Saint-Alexis-de-la-Grande-Baie. On retrouve la trace de ses parents dans les registres paroissiaux de La Malbaie, lors de la naissance de leur fils Joseph en 1874 et lors du mariage de leur fille Alma en 1877. En 1874, David résidait à La Malbaie, alors qu'en 1877, il résidait à Saint-Alexis de la Grande-Baie. Jusqu'à l'âge de 18 ans, Charles a accompagné sa famille dans les travaux agricoles.

En 1880, Charles va tenter sa chance aux États-Unis. Il est identifié sur un recensement de 1880 dans l'état du Massachusetts, dans la région de Holyoke Hampden, comme aide-fermier. Il résidait à la ferme de M. Michael O'Connele.

Charles est né le 24 octobre 1862 à La Malbaie. Il est le fils de David Gilbert et de Phébé Dufour et l'arrière, arrière petit-fils de notre ancêtre, le capitaine de bateau Pierre Gilbert. Il est le septième enfant d'une famille de onze. Si Charles a fréquenté l'école primaire, ce ne fut certainement pas très longtemps, puisqu'à l'âge adulte, il ne savait ni lire ni écrire. Il a signé jusqu'à sa mort par sa marque, soit un « X ». Cela ne l'a toutefois pas arrêté dans sa progression.

À l'adolescence, soit entre les années 1874 et 1877, il émigra avec ses parents

En 1881, il est de retour au Saguenay, ayant été recensé cette année-là, à Saint-Alexis-de-la-Grande-Baie. Entre 1881 et 1895, Charles alterne les voyages entre le Saguenay et les États Unis. Il travaillera dans les États de New-York et de la Pennsylvanie, comme entrepreneur forestier (il était Jobber dans le bois, comme on le disait dans le temps). Pendant cette période, il épousa sa première femme, une toute jeune femme du nom de Bibiane Deschesnes.

On connaît très peu de choses de l'histoire de cette Bibiane, sinon, de par son nom, qu'elle devait être native du Québec. Nous n'avons pu la retracer formellement. Elle a vécu selon toute vraisemblance avec Charles dans la région de Red House Cattaraugus, New-York aux États-Unis. Celle-ci décèdera en bas âge, sans avoir laissé de progéniture. On ignore la cause du décès, mais il est vraisemblable que ce soit à la suite d'un accouchement difficile où l'enfant et la mère seraient morts, comme c'était souvent le cas dans ce temps-là.

Le 7 avril 1894, Charles est repéré à Montréal, lors de son mariage avec sa deuxième épouse, Mme Diana Ouellet, notre grand-mère. Diana était travailleuse dans une manufacture et résidait à Saint-Henri, alors que Charles se disait veuf majeur de Bibiane Deschesnes et résidant de Parégonny Pennsylvanie aux États-Unis. Diana était une fille du Saguenay, plus précisément de Saint-Félix-d'Otis. Sa mère, Arthémise Ouellet, était célibataire et son père était inconnu à ce moment-là. On apprendra plus tard, suite à un long procès



Photographie de la première femme de Charles prise par un photographe de Bradford Pennsylvanie, vers 1890.

de 6 ans, qu'il s'agissait d'un père de famille de 11 enfants qui travaillait comme bûcheron pour le père de Diana. Ce monsieur, qu'on nommera Napoléon, n'a jamais reconnu formellement sa paternité.



Fusain de Diana Ouellet, la deuxième femme de Charles, réalisé vers 1899-1900.

après quoi, ils revinrent vivre à la Grande-Baie. Lors de son séjour aux États-Unis, Charles avait commencé à entendre parler de la découverte de l'or au Yukon. Dans les journaux, on annonçait l'ouverture de cet Eldorado, de ce Klondike, d'où cet espoir de faire beaucoup d'argent. Comme les temps étaient durs et le travail plutôt rare, Charles planifia, avec des amis qu'il s'était fait dans l'Est des États-Unis, un voyage vers ce merveilleux pays de l'or.

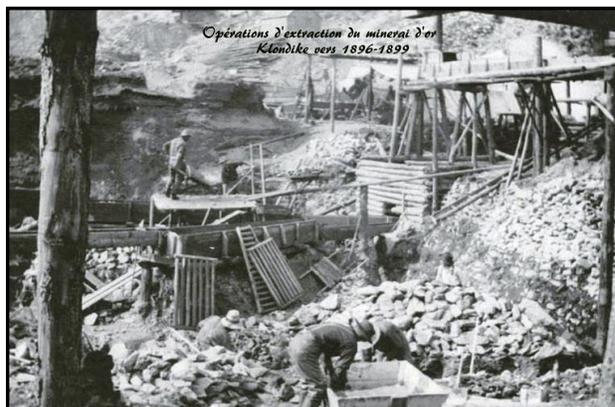
Au printemps 1895, il partit de Grande-Baie pour rejoindre ses amis américains. Avec leurs bagages, ils prirent la route jusqu'à Seattle dans l'état de Washington où ils s'embarquèrent sur un « steamer » qui les conduisit jusqu'à Juneau en Alaska. Ils continuèrent par la suite vers Dyea Alaska, au pied de la fameuse passe de « Chilkoot Pass ». De Dyea jusqu'à Dawson City, s'en suivirent de multiples tracas et embûches qui ont pu être surmontés malgré tout, de brillante façon. Le voyage prit plusieurs semaines, voire environ trois mois depuis son départ de la Grande Baie.

Dawson était, à cette période, une petite bourgade non structurée, au fin fond des bois. Pendant l'hiver 1895, Charles et ses amis se sont adonnés à ce qu'ils connais-

saient bien, soit à l'ouverture d'un chantier de billots, pour le compte d'une compagnie qui possédait un petit moulin à scie. Ils étaient rémunérés au mille pieds de bois coupé et transporté. De peine et de misère, ils réussissaient à se faire un salaire décent qui pouvait aller de 15 à 18 \$ par jour, ce qui était très élevé pour le temps. Il faut toutefois mentionner que l'achat des provisions et des matériaux était très onéreux, ce qui contrebalançait sans doute, les hauts revenus qu'ils pouvaient faire.

Au cours de l'année 1896, Charles forma, avec deux de ses compagnons, une compagnie pour prospecter et s'occuper de mines. Ils acquirent, au cours de leur séjour de presque trois ans au Klondike, 4 concessions minières, dont 2 furent exploitées, les deux autres furent vendues ultérieurement. Il s'agit des concessions : 1) No. 41 ruisseau Bonanza, 24 août 1896; 2) Folio 126, 21 below, above, upper, discovery Dominion creek, 12 juillet 1897; 3) Folio 29, 66 below Bonanza Creek, 5 septembre 1896; 4) Folio R-95, 24 below discovery Hunker Creek, 19 septembre 1896.

L'exploitation de ces concessions était très difficile, compte tenu du fait que la région de Dawson au Yukon est située dans le nord du Canada, dans une zone de pergélisol. Pendant l'hiver, il fallait creuser les alluvions (le dépôt des rivières), gelées jusqu'à 18 à 20 pieds de profondeur, avant d'atteindre les couches aurifères. Par la suite, ils sortaient les résidus qu'ils entassaient à la surface pour les récupérer au printemps. Ils devaient à ce moment procéder au lavage des matériaux avec l'aide de « sluice » et de pannes. Pendant cette période de presque trois ans, une bonne



Source. Site internet montrant une exploitation aurifère pendant la ruée vers l'or vers 1898

quantité d'or a été récupérée. Charles serait revenu dans ses terres avec un petit magot de l'ordre de vingt-cinq mille dollars, représentant aujourd'hui environ 450 à 500 mille dollars. Une certaine quantité des pépites ont été gardées en souvenir. Charles Gilbert est arrivé tôt au Yukon, soit en 1895. Son nom figure d'ailleurs dans la lis-



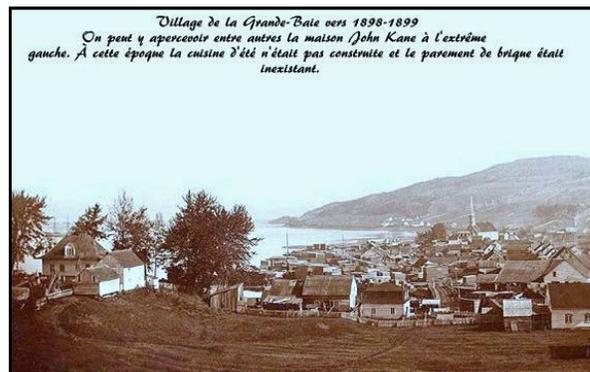
Photographie d'un bijoux souvenir rapporté du Klondike par Charles Gilbert en 1898. Montre avec boîtier en or et chaînette constituée de pépites d'or.

te des pionniers du Klondike, liste établie par Michael Gates (*Gold at Fortymile Creek: Early Days in the Yukon*, p.158).

Charles est revenu sain et sauf du Klondike le 14 août 1898, heureux, joyeux, bien gras et en bonne santé. Son retour s'est fait de façon beaucoup plus facile, disait-il, par la route de l'eau, soit en descendant la rivière Yukon en « steamer » jusqu'à St-Michael en Alaska et, par la suite, probablement via le train jusqu'au Saguenay. Il y est retourné en 1899 pour finaliser la vente de ses claims. De 1898 jusqu'à sa mort en 1914, Charles Gilbert vécut la vie de rentier et d'agriculteur ou plutôt de « gentlemen farmer ».

En décembre 1898, il acheta la maison «John Kane», construite par le notaire du même nom qui exerça sa profession au Saguenay, et devint maire de la paroisse de Grande-Baie dans les années 1850-1870. En 1899, suite à l'achat par Charles, cette maison fut rénovée. Une cuisine d'été et un parement de briques furent ajoutés.

Charles Gilbert est décédé très jeune, le 15 février 1914 à l'âge de 51 ans et 3 mois, suite à une crise cardiaque. Il laissa dans le deuil sa femme Diana et 7 enfants vivants, dont le dernier, notre père, qui n'avait que 3 mois. Diana se remaria en



La maison John Kane en 1899. Cette maison est à l'extrême gauche de l'image. À ce moment, elle était en rénovation pour y ajouter une cuisine d'été et un parement de briques.



La maison John Kane vers 1945. La maison entourée des ses hangars et autres dépendances.

1921 avec son beau-frère Pierre Gilbert dit Pître. Ils ont vécu heureux et ils sont tous les deux décédés en 1947, à une semaine d'intervalle.

Même si nous ne l'avons jamais connu, Charles a fait preuve de courage, de ténacité et d'une grande débrouillardise, tout au long de sa vie, et ce malgré son manque d'instruction.

N'oublions pas qu'il ne savait ni lire ni écrire. Charles Gilbert fut certainement un être tout à fait exceptionnel pour son temps.

Références

- 1— *Empreinte, la présence francophone au Yukon* (1825-1950) Tome 1 et tome 2. Association franco-Yukonnaise Whitehorse (Yukon), 1997.
- 2— Journal *Le Protecteur* du 18 août 1898 (Varia Sag.Vol.IX, p.483).
- 3— Fichier : Routes Klondike Map.png-Wikipedia, l'encyclopédie libre.
- 4— Michael Gates (*Gold at Fortymile Creek: Early Days in the Yukon*).

Au début de ma carrière en foresterie, j'ai occupé différentes fonctions de travail sur la drave pour approfondir mes connaissances sur les pratiques, les méthodes ainsi que les équipements utilisés. Cette expérience a été marquante pour moi, mais elle a été avant tout enrichissante. Parfois, il faut commencer au bas de l'échelle pour être en mesure, par la suite, de gravir avec assurance les échelons supérieurs jusqu'à atteindre les postes de haut niveau.

L'été et l'automne, les sapins et les épinettes étaient coupés en billes de quatre pieds et, au cours de l'hiver, elles étaient transportées par des chevaux et entassées sur les lacs et les rives des cours d'eau. Puis, à partir de la mi-avril, le « coup d'eau³ » permettait de draver les billes de bois sur les lacs, les rivières et même les petits ruisseaux. C'était le seul moyen de transport du bois à pâte des chantiers forestiers jusqu'aux usines des pâtes et papiers.

La page de mon histoire que je vais vous raconter a eu lieu au printemps 1961, il y a de cela 55 ans, c'était au tout début de ma carrière en foresterie. Ça s'est passé dans le Parc des Laurentides. Dans mon récit, je relate simplement une journée normale dans chacune des fonctions de travail que j'ai occupées sur la drave.

Aide-boutefeu

J'ai commencé mon apprentissage sur la drave comme « aide-boutefeu¹ », c'est-à-dire que j'assistais le dynamiteur dans l'exercice de ses fonctions. Notre travail consistait à démanteler d'immenses amas de billes de bois pris dans la glace sur les lacs et les rivières. Avant chaque dynamitage, j'étais très nerveux, car je savais que je travaillais dans des conditions extrêmement dangereuses.

Un jour d'avril, après avoir chargé les explosifs et les accessoires dans une barque, le dynamiteur a démarré le moteur hors-bord et nous nous sommes rendus à un amas de bois situé au centre du lac. Lorsqu'il a trouvé un endroit propice pour insérer une charge explosive, le dynamiteur a dégagé quelques billes avec sa gaffe² pour former un cratère dans l'amas de bois. Il m'a demandé de lui remettre douze bâtons de dynamite et il les a attachés solidement au bout d'une grande perche. Ensuite, pour amorcer la charge, je lui ai remis un détonateur à l'extrémité duquel était fixée une longue mèche. Il l'inséra entre les cartouches de dynamite, plaça la charge explosive sous l'amas des billes de bois et fit

la mise à feu. À pleins gaz, nous nous sommes éloignés de la zone de sautage et, à peine arrivés au quai, une détonation violente retentit. Sous l'impulsion de l'extraordinaire force de la charge explosive, une masse de billes de bois impressionnante se dégaugea de l'ensemble, s'éleva en l'air et l'immense amas de billes de bois se démantela. Le fort vent du nord poussa lentement les billes vers l'estacade d'arrêt (boume)⁴, installée à l'entrée de l'écluse.



L'écluse du lac

Avant de libérer le bois du lac vers le cours d'eau, nous avons ouvert les portes de l'écluse pour le gorger d'eau. Un véritable torrent a surgi et en quelques minutes seulement, le volume d'eau a atteint au moins dix fois son débit normal et le petit cours d'eau est devenu une rivière à fort débit, prêt pour le flottage du bois. Ensuite, nous avons ouvert l'estacade d'arrêt pour libérer le bois et les draveurs sur les quais de chaque côté des portes de l'écluse se sont mis aussitôt au travail en dirigeant les billes dans le courant de la décharge du lac.

1 Aide-boutefeu = personne qui assiste le dynamiteur

2 Gaffe = long manche de bois, muni d'un crochet en fer dont se sert le draveur pour remuer ou diriger le bois dans l'eau.

3 Coup d'eau = réserve d'eau d'un lac à la suite de la fonte de la neige et de la glace au plus fort de la crue printanière.

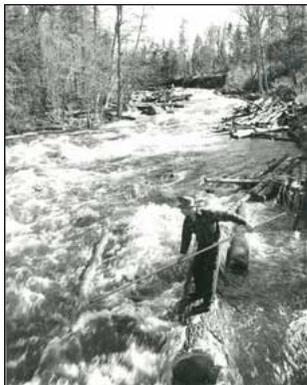
4 Estacade d'arrêt (boume) = plancher flottant, fait de troncs d'arbres attachés entre eux par un câble et servant à retenir les billes.



Les draveurs sur le quai de l'écluse dirigent les billes dans le courant de la décharge du lac.

Patrouilleur de rivière

Après quelques semaines comme aide-boutefeu, j'ai poursuivi mon apprentissage sur la drave comme *patrouilleur de rivière*. J'étais équipé d'une gaffe, d'un crochet de bois à pâte⁵ et d'une hache. Je devais prendre tous les moyens mis à ma disposition pour m'assurer que rien n'entraverait le parcours des billes de bois sur leur route. Un étroit sentier me permettait de me déplacer le long de la rivière pour surveiller le flottage du bois et m'assurer que tout se déroulait normalement.



Patrouilleur de rivière

Un jour, j'ai dû affronter un embâcle de taille moyenne qui venait de se former sur le territoire de la rivière que je patrouillais. En me servant de ma longue gaffe, je me suis empressé de dégager les billes qui me semblaient tenir tout le reste de l'enchevêtrement en les poussant dans le courant. À quelques reprises, un bloc de bois se disloquait et s'écroulait dans l'eau, mais l'embâcle résistait toujours et les billes continuaient à s'accumuler en amont de l'embâcle. Après un bon moment, j'ai trouvé la clé, la pièce maîtresse, la bille qui obstruait les autres, celle qui était à l'origine de l'embâcle et qui retenait l'ensemble du bois. Quand j'ai dégagé cette bille mal placée, juste avant la débâcle, j'ai entendu pendant quelques secondes l'embâcle «souffler», c'est-à-dire que l'ouverture

que j'avais faite permettait à l'eau de s'y introduire et de produire ce «souffle». À ce moment-là, je savais qu'il était urgent pour moi de gagner la rive. Séance tenante, l'aval de l'embâcle s'est soulevé, s'est mis à frémir, à gronder et à s'élargir de tous côtés. Les billes se frottaient les unes sur les autres et s'entrechoquaient dans un long et sinistre craquement en s'engouffrant dans le canal que j'avais creusé en harponnant les billes et en les poussant dans le courant de la rivière. Je venais de démanteler un embâcle qui aurait pu avoir des conséquences déplorables et couteuses.

Glaneur de rivière

Pour terminer mon apprentissage sur la drave, j'ai été affecté au glanage (sweep)⁶ de la rivière Jacques-Cartier. C'était la dernière opération de la drave qui consistait à nettoyer la rivière, c'est-à-dire à débusquer les billes échouées sur le rivage et à les jeter dans le courant pour qu'elles descendent jusqu'à l'usine de transformation des pâtes et papiers.

Un matin, armé d'une gaffe et d'un crochet, j'ai fait le glanage d'une baie qui avait été inondée lors de la débâcle et qui était parsemée de billes de bois. Pour les débusquer, je les traînais jusqu'au courant de la rivière à l'aide de mon crochet. Parfois, j'enfonçais dans la vase gluante et, à certains endroits, je butais sur des corps morts⁷. Dans les anses de la baie, je devais entrer dans l'eau glacée pour faire suivre les billes récalcitrantes. À d'autres endroits, je dégageais les billes de bois qui s'étaient enlisées dans le sable des berges et je les amenais jusqu'au courant de la rivière. Au fur et à mesure que la journée avançait, les billes étaient de plus en plus pesantes. De plus, cette baie marécageuse était infestée de mouches et de moustiques et je me faisais manger tout rond par ces bestioles.

La fonction de travail de glaneur de rivière que j'ai exercé pendant quelques jours n'était pas complexe, mais les conditions de travail étaient abominables. Ce travail était comme tous les autres, assez banal pour la plupart des draveurs, mais il a été très as-treignant pour moi.

⁵ Crochet de bois de à pâte = petite tige de fer, courbée et effilée à une extrémité et munie d'une poignée.

⁶ Glanage (sweep) = travail de nettoyage exécuté par l'équipe de queue de la drave.

⁷ Corps mort = arbre mort renversé au sol.

Des trouvailles tous les jours

Par Sylvain Gilbert

En examinant l'histoire de la municipalité de Saint-Augustin-de-Desmaures, il est facile de trouver des gens de grande vision qui ont cru en cette municipalité et qui en ont fait ce qu'elle est aujourd'hui. Le seigneur Jean Juchereau de Maur ratifia la concession des terres de la Compagnie de la Nouvelle-France en 1649. Le charpentier Charles Pouliot aurait construit le premier moulin du village en 1672. Le prêtre Jean Daniel Testu aurait été le premier curé de la paroisse en 1694. Le chevalier de Bécancour, Pierre Robineau, y fit traverser le chemin du Roy en 1715. Le maçon Jean Aide participa à la construction de la première église en 1720. Le chirurgien Mathon aurait été le premier à exercer des accouchements dans le village en 1755.

Au dix-neuvième siècle, le charpentier Jean-Baptiste Bédard dressa les plans originaux de l'église actuelle en 1809. Le docteur Praxède LaRue fut le premier médecin résident, de 1844 à 1894. L'abbé François Pilote, fondateur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, curé de la paroisse de 1870 à 1886, contribua à la diversification de l'agriculture du village. L'épicière Ferdinand Gilbert y aurait tenu le premier magasin général en 1871. Un de nos ancêtres? Je ne saurais le dire, je n'ai pas trouvé de trace de ce Ferdinand dans nos arbres généalogiques...

Plus récemment, en 1978, Rose-Annette Amyot fut la première femme élue au Conseil de Fabrique et, en 1980, elle fut la première femme élue au Conseil municipal de la ville. Louis Garneau, cycliste émérite, champion canadien en poursuite individuelle en 1978, fonda en 1983 une compagnie spécialisée dans les vêtements et accessoires cyclistes avant de participer aux jeux Olympiques de Los Angeles en 1984. Sylvie Larouche fut la première femme élue au conseil d'administration de la Caisse populaire Desjardins en 1986.

Je considère mon père, Norman Gilbert, comme un de ces bâtisseurs, un pionnier du mouvement communautaire de Saint-Augustin. Il s'est impliqué rapidement dans le bénévolat, offrant ses services à titre d'entraîneur des équipes de hockey mineur durant une vingtaine d'années. Il commença ensuite la construction de notre arbre généalogique, écrivant le livre *L'histoire de la famille Gilbert* en 1995. Lorsqu'il a pris sa retraite à cette époque, il décida donc de se concentrer plus activement au bénévolat pour sa paroisse.

Il œuvra à la fondation de l'organisme Présen-

ce-Famille qui stimule l'entraide communautaire par l'implication bénévole afin d'offrir des services pour aider les résidents à améliorer leur qualité de vie et briser l'isolement dans une quête de mieux-être collectif. En 2001, la Friperie Saint-Augustin voyait officiellement le jour. La Friperie est un organisme à but non lucratif dont la mission est de récupérer, valoriser et revendre le surplus domestique, de favoriser l'intégration de la main-d'œuvre par la création d'emplois de qualité et de soutenir l'organisme Présence-Famille.

Trésorier de la Friperie depuis ses débuts, Norman s'est investi complètement dans la réussite de cette entreprise. Pour bien comprendre le cheminement parcouru, je vous recommande la lecture de *Friperie Saint-Augustin, 15 ans d'histoire*. Le deuxième ouvrage de mon père décrit tous les efforts mis en place pour arriver à une compagnie ayant un chiffre d'affaires de près de 400 000 \$ par année et dirigée par un conseil d'administration bénévole.

Il participe aussi à l'écriture d'articles dans ce journal.



Norman fut aussi reconnu nationalement par le gouvernement du Québec et l'Agence des douanes et du revenu du Canada en 2001, année internationale du bénévolat. Il a aussi reçu la médaille du jubilé de la reine d'Angleterre. Norman le bâtisseur. Et comme le veut l'adage, derrière chaque grand homme se cache toujours une grande femme. Il ne faudrait donc pas tenir sous silence l'importance de ma mère, Janine Jobin, dans ces belles réussites.

PIERRE GILBERT (1724-1771)

Par Jules Garneau

Auteur de *La descendance de Pierre Gilbert, capitaine de vaisseau*, 2014, 377 pages

Dans le numéro 2 du «Le Gilbertin» de novembre 2015, notre président, Jean-Claude Gilbert, cite le poète espagnol Antonio Machado: « Voyageur, il n'y a pas de chemin, c'est en marchant que tu traces ta voie. » C'est cela que notre ancêtre Pierre Gilbert, capitaine de vaisseau, a fait en navigant sur les mers.

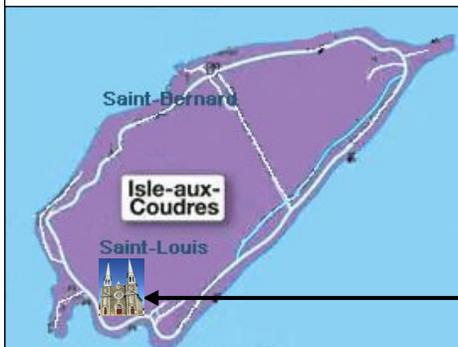
On aime souvent à lire « Il faut savoir d'où l'on vient... ». Le travail de recherches historiques effectuées par les associations de familles répond bien à ce besoin de savoir. C'est un des moyens parmi d'autres de répandre les connaissances généalogiques et historiques concernant la vie de nos ancêtres. Au fur et à mesure de l'avancement de nos recherches avec la collaboration de plusieurs descendants de

Pierre Gilbert et Angélique Dufour, nous poursuivrons la publication dans «Le Gilbertin» d'articles concernant l'évolution des lignées descendantes des Gilbert de Charlevoix qui ont émigré au Saguenay-Lac-Saint-Jean depuis l'époque de l'ouverture du Royaume à la colonisation.

Peu importe votre patronyme. Si votre mère ou votre grand-mère sont Gilbert, vous êtes un Gilbert même si votre patronyme est Lavoie, Simard, Gagnon, Tremblay, etc. Jusqu'à preuve du contraire, toutes les lignées ont comme ancêtre deux êtres humains de sexe différent et cela n'a pas été contredit par Einstein, Darwin et autres ancêtres savants.

Alors, faites un effort, joignez l'association des familles Gilbert.

**Si vous passez par L'Isle-aux-Coudres,
arrêtez saluer Pierre Gilbert,
l'ancêtre des Gilbert de Charlevoix
et du Saguenay-Lac-Saint-Jean**



L'Isle-aux-Coudres

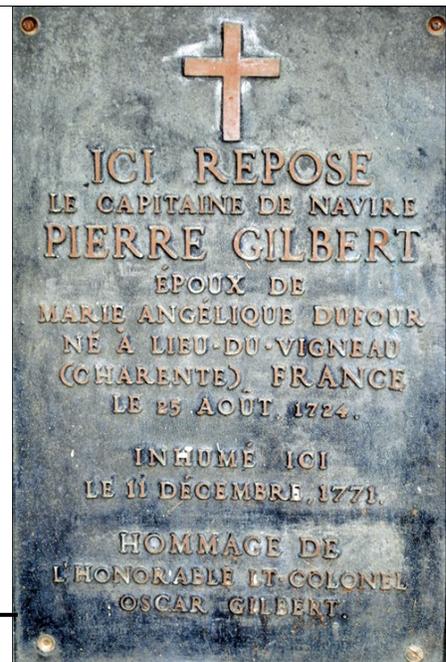
L'Isle-aux-Coudres fait partie de la municipalité régionale de comté de Charlevoix.

Superficie : 97,1 km²

Population : 1 279 (2011)



**Église Saint-Louis
de L'Isle-aux-
Coudres**



Plaque commémorative à la mémoire du capitaine Pierre Gilbert, apposée sur le coin Nord-Est du solage de l'église Saint-Louis de L'Isle-aux-Coudres

Source : Pierre Gilbert, Rimouski

Norbert Gilbert

Soldat de la 2^e Guerre mondiale 1939 - 1945

Par Donald Gilbert

Né à Saint-Augustin-de-Desmaures le 10 septembre 1922, Norbert a fait ses études d'agronome à Sainte-Croix de Lotbinière. À la sortie de l'école, il a été juge d'animaux à la foire agricole de Québec (Expo-Québec) vers les années 1938. Ensuite, il a travaillé comme chauffeur de camion au barrage de Shipshaw au Lac-Saint-Jean. C'est là qu'il entendit à la radio qu'on recherchait des volontaires pour combattre en Europe. Quelle belle expérience se disait-il pour un jeune de voyager! Il décide donc, avec un copain, d'aller à Valcartier pour s'enrôler comme volontaire dans l'armée; on sera nourri et habillé. Il fait ses bagages et les expédie à sa mère sans aucune note: ça, c'est du Norbert! Sa mère croyait qu'il était décédé en voyant arriver ses vêtements à la maison.



Norbert Gilbert, militaire du Royal 22^e Régiment

Au mois d'octobre 1942, âgé de 20 ans, Norbert s'enrôla dans l'armée active, le

Royal 22^e Régiment. Il fit son entraînement à Rimouski et Valcartier. Au mois de mars 1943, il traversa outre-mer sur le bateau Queen Elizabeth; le trajet a duré 4 jours et demi.

Après avoir fait la bataille de Sicile, Norbert passa en Italie où il fut blessé au combat le 16 décembre 1945. Après trois années de service militaire, dont 6 mois au Canada et 2 ans

et demi outre-mer, il est revenu dans sa famille sur le même bateau, le Queen Elizabeth: ce bateau a traversé 472 000 soldats et 50 000 ne sont jamais revenus.

Après la guerre

Norbert retrouve sa belle noire, Rita, qui n'était pas mariée. À la recherche de travail, il va visiter sa sœur Jacqueline qui habite Cap-Santé et, à cette occasion, il rencontre les dirigeants de la Donnacona Paper Company pour solliciter un emploi. Étant donné qu'il est vétéran de la Deuxième Guerre mondiale, on l'engage tout de suite. Cependant, les conséquences de la guerre l'obligent à quitter son travail après avoir œuvré pendant 13 ans à la planche isolante Donnacona (Bootsmille). Par la suite, il a été deux années sans travail.



Journal "L'Action catholique" octobre 1945

En 1960, Norbert décide de partir un commerce de vêtements porte-à-porte (colporteur). Belle réussite, car il est un vendeur né. Quelques années plus tard, il ouvre un magasin dans le sous-sol de sa maison. En 1972, il construit un magasin plus moderne.

Aîné de la famille, j'ai toujours épaulé mon père dans le commerce jusqu'à sa fermeture en 1983.

Norbert et Rita East ont eu 6 enfants, cinq garçons et une fille, la dernière de la famille qui était très attendue par sa mère Rita.

Poème à mon père Norbert

Je marche dans les rues
De ce pays qui n'est pas le mien
Mais j'ai l'impression d'y avoir déjà vécu
Tellement je m'y sens bien.

Le ciel est en colère
J'augmente la marche et soudain l'éclair
Comme un flash-back je repense aux miens
Je pense à mon père
Il y a 50 ans déjà
Tu as foulé cette terre en guerre
Mais aujourd'hui ce sont mes pas!

Ici, outre Atlantique
C'est presque comique
6 heures en oiseau de fer
Pour rencontrer nos frères
Alors que toi 6 jours par la mer
Pour y connaître l'enfer.

Papa tu aurais dû revenir
Te faire de beaux souvenirs
Et voir ces gens s'épanouir
Grâce un peu à toi
Et tes copains laissés là-bas!

Puisque parti au front dès ta jeune vie d'adulte
Tu as gardé un goût amer
De cette foutue guerre.

Mais sache que nous n'en avons jamais souffert
Bien au contraire
Tu avais ce regard de visionnaire
Tu avais cet esprit ouvert
Qui faisait que tous les ados du quartier
T'auraient voulu comme père.

Je t'aime

Sonia

1995



Le bois, une affaire de famille

Par Carole Sasseville, petite-fille de Rose Gilbert

Carole au chantier en 1949



Ma mère Rose-Ange, fille de Rose Gilbert, ma sœur Sylvie et moi

Le nom de Sasseville est très connu dans les chantiers au nord du Lac Saint-Jean (Dolbeau - Mistassini). Mon arrière-grand-père, Georges Sasseville, et ses huit garçons ont été mêlés de près ou de loin à la grande industrie du bois de pulpe dès 1907.

Pour n'en nommer que quelques-uns: Arthur, Henri, Régis et Ludger, dont certains ont débuté dès l'âge de 13 ans.

L'aïeul, Georges, a débuté ses activités sur la rivière La Tranche, en Mauricie, pour la compagnie Belgo. Il commença à titre de bûcheron, charretier, draveur et mesureur de bois. Les conditions de travail étaient une dure épreuve tous les jours. On dînait sur la souche, couchait sur la dure (lit de branchage), chevaux et employés pensionnaient à la même auberge.

L'ancêtre du transport du bois



Premier à droite, Lionel Sasseville, au centre, Jean-Maurice Sasseville et à gauche Louis Sauvageau

Le transport du bois se faisait par les chevaux. Ces derniers avaient la vie dure. On

ne se gênait pas pour donner de la NITRO qui leur permettait d'être plus forts et plus puissants sauf que leur vie en était affectée.

Souvent, après une seule saison, ils en mouraient, hélas! Puis vint la motorisation: JEEP, petit camion (6 roues), ensuite les 10 roues et après avec remorque jusqu'au Planétaire d'aujourd'hui (monstre hors route).

Traineau de pitounes de 4 pieds sur chemin glacé

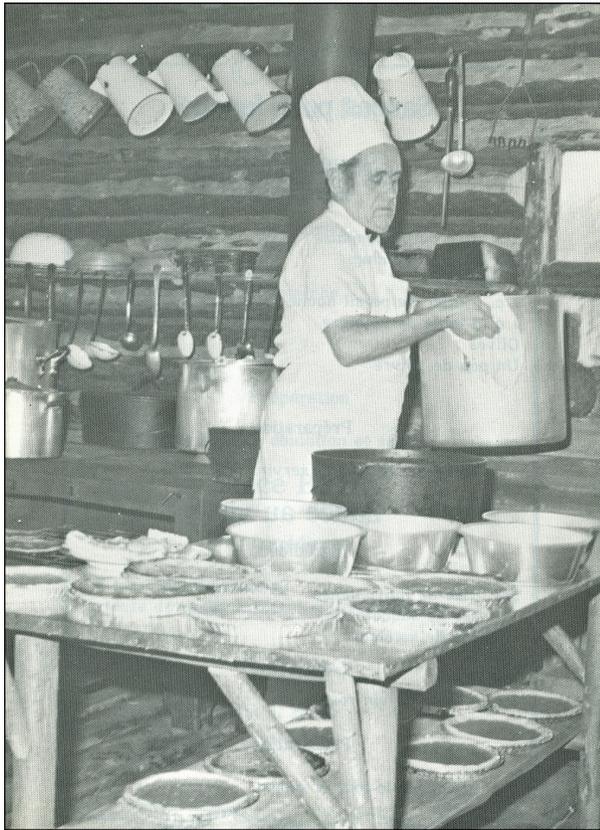


Henri Sasseville, fils de Georges Sasseville et frère de Ludger, vers 1935-40

Puis vers 1928, Georges débute comme contracteur avec la Price Brothers sur les bords de la rivière aux Rats. Il y passa trois saisons à y couper un million de pieds de bois. Plus tard, pour Lake St-John Power et la St-Lawrence.

À l'automne 1912, mon grand-père Ludger, qui n'avait que 16 ans, fait ses débuts avec son frère Arthur sous la surveillance de leur père George. Il se marie à l'âge de 24 ans. Il éleva une belle famille de 7 garçons et 7 filles. Son épouse Bertha le suivait dans les chantiers où elle s'affairait autour du fourneau. Pour avoir de bons travailleurs et du rendement, il fallait bien nourrir son monde.

Ludger a dû s'expatrier à Stoneham pour Price Brothers pour une période de sept mois sans revoir la famille. Il fallait faire preuve d'endurance et de ténacité. À son retour, nul doute qu'il eut une seconde lune de miel..... Il fit différents contrats sur la Bureau, au lac Noir et aux Passes-Dangereuses. Il connaîtra les plaisirs de



**Paul-Émile Simard au chantier de
Ludger Sasseville vers 1940**

nos beaux hivers canadiens. Il se souvient d'avoir mesuré du bois sur une couverture de 8 pieds de neige. Puis la migration vers le nord au-delà du cinquantième parallèle: il s'attaqua aux flancs abrupts des montagnes qui font le charme de ces concessions. Pendant 23 ans d'opérations, Ludger estime avoir produit 75 000 cordes de bois et 15 000 000 de pieds de planche de bois.

Tous les fils de Ludger ont travaillé très fort dans ses chantiers. Mon père Lionel, l'aîné, fut sans contredit un contremaître des plus dévoués et des plus débrouillards au dire de tous. Il y laissa un peu de sa santé... Puis vint le tour de Jean-Maurice d'être contremaître et administrateur. Ils étaient les gérants d'affaires des chantiers de Ludger. On épaississait la glace pour permettre aux camions de circuler. Sous leur poids, la glace semblait chanter... Lionel a permis à plusieurs membres de sa famille de faire leur apprentissage du camionnage. Ça lui a pris beaucoup de patience et les



**Passes-Dangereuses 1946
Lionel Sasseville, mon père**

nombreux bris mécaniques furent très coûteux « \$\$\$\$ ». Ses frères Germain, Joachim, Étienne, Gaby et enfin son fils Mario, le cow-boy de la route, ont débuté à seize ans comme chauffeur ainsi que son cousin Réjean qui, aujourd'hui, est propriétaire de trois gros PLANÉTAIRE.



**Ce PLANÉTAIRE est semblable à ceux de
Réjean Fortin, mon cousin**

Aujourd'hui la relève est assurée par plusieurs descendants de Georges, l'ancêtre.

Un magasin général de Saint-Cœur-de-Marie

Votre épicier Du Lac Gérard Gilbert

Par Roberta Gilbert, avec la collaboration de ma mère Monique, mon frère Léonce, mes sœurs Francine, Chantale, Martine et Anne

Plusieurs d'entre nous ont le souvenir du magasin général du village ou du quartier où nous avons grandi, *LE magasin* où les clients pouvaient trouver tout ce dont ils avaient besoin... ou presque. Nous, nous avons eu le privilège de grandir au sein du magasin général que nos parents ont construit et opéré pendant plus de vingt ans. Voici donc quelques souvenirs et anecdotes du magasin général de Gérard Gilbert et Monique Harvey.

Gérard¹ notre père, a commencé très jeune à travailler dans les chantiers pour son père François qui était entrepreneur forestier, *jobber*, comme on disait à cette époque. Il a été, entre autres, bûcheron et draveur. Il a également été responsable du transport des hommes que son père embauchait et qu'il allait chercher en Gaspésie, dans les Cantons-de-l'Est, en Beauce et jusque dans le Maine. Mais, ayant une santé précaire, il a dû, dès le début de la vingtaine, délaissé les chantiers puisque ce travail était trop exigeant physiquement. C'est alors qu'il a commencé sa carrière de commerçant comme vendeur itinérant. Il *passait par les maisons* à Saint-Cœur-de-Marie et dans les paroisses avoisinantes pour vendre des marchandises très diversifiées, dont des sous-vêtements, des habits sur mesure, des produits Sirois (sirops, liniments, onguents, etc.) et même des alliances de mariage. L'été, il se déplaçait en auto. L'hiver, il utilisait un cheval avec une voiture fermée dans laquelle était installé un poêle qui servait à le réchauffer et à éviter que la marchandise ne gèle. Il arrivait qu'il doive dormir en route, il couchait alors chez des clients qu'il payait le plus souvent avec des bouteilles de sirop contre la toux.

En février 1949, Gérard convole en justes noces avec Monique Harvey². Pendant plus d'un an, ils habiteront chez ses parents, Julie et François Gilbert, dans le rang 5 de Saint-Cœur-

de-Marie. Ils auront six enfants un garçon et cinq filles³. Avant la naissance du deuxième enfant, Gérard et Monique décident de s'installer dans leur propre maison. De vendeur itinérant, Gérard deviendra marchand général.



Magasin Du Lac, 1971, de gauche à droite, Monique, Gérard et Léonce Gilbert

C'est donc à l'automne 1950 que sera construit le premier magasin, situé à la campagne, *au coin du 4*⁴, sur la route régionale, à plus d'un mille du village de Saint-Cœur-de-Marie et quatre milles du village de l'Ascension⁵. La bâtisse comprenait, outre le commerce, la maison privée et un logement locatif. Deux facteurs ont été déterminants dans le choix du lieu d'implantation du magasin, premièrement, la proximité de la fromagerie où les *cultivateurs*⁶ apportaient quotidiennement le lait, deuxièmement, la construction de la centrale hydroélectrique de la Chute-du-Diable⁷ qui a généré l'embauche de plusieurs travailleurs venant d'un peu partout au Québec. Ces deux éléments entraînaient beaucoup de circulation,

¹Gérard Gilbert (1916-2009), fils de François Gilbert et Julie Girard, petit-fils de Trefflé Gilbert et Élisabeth Duchesne. Pour les références généalogiques, se référer au livre de Jules Garneau, *La descendance de Pierre Gilbert – Capitaine de bateau*, Québec, édité à compte d'auteur, 2014, p.245.

²Née à Saint-Cœur-de-Marie en 1929, fille de Joseph Harvey et Rosanna Lessard.

³Les enfants sont Léonce, Francine, Chantale, Martine, Roberta, Anne. Ils ont également une descendance de neuf petits-enfants et, jusqu'à présent, dix-neuf arrière-petits-enfants.

⁴Au coin du rang 4. Il y avait cinq bâtisses en tout : la fromagerie, le magasin, deux maisons privées et un garage de mécanique.

⁵L'Ascension-de-Notre-Seigneur

⁶Producteurs laitiers.

⁷Construite sur la rivière Péribonka par la compagnie Alcan qui appartient maintenant à Rio Tinto

ce qui pouvait amener de nombreux clients. Ce choix s'est avéré judicieux, la clientèle a été au rendez-vous. Tous ces gens avaient besoin de nourriture, de vêtements, de tabac... De plus, pendant la construction de la centrale de la Chute-du-Diable, il y avait toujours de huit à dix travailleurs qui logeaient à la maison, ce qui apportait un revenu supplémentaire qui était bienvenu. Il faut dire qu'au départ, nos parents ne disposaient que de 48 \$ comme mise de fonds pour acheter de la marchandise.

Le 15 février 1963, un violent incendie a tout dévasté, il ne nous restait que les vêtements que nous portions au moment où le feu s'est déclaré. Avec courage et détermination, nos parents ont recommencé à zéro et ont tout reconstruit. Ce nouveau magasin intégrait encore la maison privée, et cette fois-ci, deux logements à l'étage. Le magasin était ouvert 7 jours sur 7 (du lundi au dimanche), de 6 h 30 à 23 h. Les jours de Fêtes (Noël, jour de l'An, Pâques), il était ouvert à la sortie des messes.



Gérard et Léonce Gilbert, 1971

Gérard, ingénieur et entrepreneur, Monique, consciencieuse et minutieuse, formaient une excellente équipe. Tous les deux étaient de grands travailleurs et savaient se partager les tâches. Novateurs, ils ont été membres fondateurs de la chaîne de marchands *Les épiciers Du Lac*. Notre père aimait bien dire que, même s'il n'avait pas fini sa troisième année, il savait compter. Et c'était vrai! Il avait le sens des affaires, c'était un commerçant dans l'âme. Non seulement il pouvait facilement calculer mentalement le rendement d'un quart de cenne d'intérêt sur n'importe quel montant, il savait reconnaître et saisir les opportunités. Nous y reviendrons...

La marchandise — Dans un magasin général, comme le nom le suggère, on retrouvait une variété incroyable d'articles: pain, graisse, bière, chemises, cravates, fil, aiguilles, cadeaux de noces, bottes, clous, scies, préart, peinture, etc. Le magasin était à la fois une épicerie, une mercerie, une quincaillerie, une bijouterie... Enfin, on y vendait de tout, sauf de la moulée pour les animaux. Les futurs mariés pouvaient même y acheter leur *ménage* (appareils électriques, sofa, mobilier de cuisine, etc.). On leur offrait aussi le *financement* à un très faible taux d'intérêt. Comme les calculatrices sophistiquées n'existaient pas encore, le tout était calculé manuellement par notre mère.

Dans les premiers temps, le sirop doré et la mélasse étaient achetés dans des barils (*drums*) de quarante-cinq gallons et revendus en plus petites quantités dans des récipients de verre d'un gallon. Il fallait laver tous ces contenants pour pouvoir les réutiliser. De même, pour assurer un approvisionnement tout au long de l'année, certaines marchandises étaient achetées en grande quantité. Par exemple, on pouvait acheter cent poches de cinquante livres de pommes de terre. Pour en assurer la conservation, les poches étaient vidées dans un caveau⁸. D'autres aliments étaient placés dans des *cases* et étaient vendus au poids: sucre, cassonade, farine, *beans* (haricot), pois, riz, *barley* (orge), biscuits, etc. La morue, le hareng et le lard salés arrivaient dans de gros barils de bois remplis de saumure. Cela fait partie des beaux et délicieux souvenirs que nous avons... En effet, lorsque nous allions chercher un morceau de lard salé pour les clients, il arrivait que nous profitions de l'occasion pour nous en couper une petite tranche et la «dévorer» en remontant l'escalier.

Un autre bon souvenir de cette époque du vrac, c'est l'ensachage des bonbons. Les bonbons nous étaient livrés dans des *siaux*⁹ et nous devions les mettre en sacs pour la vente. Le plus intéressant, c'était les *bonbons mélangés*. À certains moments de l'année, comme dans le *Temps des Fêtes* et de Pâques, nous préparions des mélanges de bonbons. Nous nous regroupions à cinq ou six personnes autour d'une table improvisée où, au centre, était placé un récipient vide que nous remplissions en lançant, à tour de rôle, une poignée de bonbons prise dans les deux ou trois *siaux* qui étaient sous notre responsabilité. Bien sûr, nos parents ne voulaient pas que nous en mangions, surtout pendant le *carême*, mais...

⁸Caveau à légumes. *Dictionnaire du français plus*, Montréal, CEC, 1988, p. 262.

⁹Ancienne prononciation de *seau*. — *Dictionnaire du français plus*, p. 1516.



Intérieur du magasin général, 1967

Toute la marchandise était entreposée au sous-sol. Gérard, qui avait un esprit inventif, avait réussi à fabriquer une remontée mécanique sur rouleaux à billes pour faciliter le déplacement de la marchandise du sous-sol à l'étage et cela, au grand bonheur des commis et des enfants.

Notre père s'occupait entre autres des *commissions*, soit des transactions bancaires et de l'approvisionnement de la marchandise. Tous les lundis, il se rendait à la banque à Alma et faisait la tournée des grossistes : Conrad Bergeron pour l'épicerie, Boily et cie pour les articles de quincaillerie, les matériaux de construction et la peinture, chez Cadorama pour les cadeaux de mariage, de bébés, la literie, les bijoux. Une fois par mois, il se rendait chez d'autres grossistes à Chicoutimi : Georges-Émile Ruelland (vêtements), Ruelland et Simard (revêtements de plancher), Vandry (appareils électriques). À quelques reprises dans l'année, il se rendait à Montréal, chez des commerçants et manufacturiers juifs¹⁰ pour l'achat de vêtements pour hommes. Papa transportait la marchandise dans son véhicule et une remorque (*trailer*). La tournée des grossistes à Alma et Chicoutimi était un jour de fête pour nous, les enfants, puisque chacun, à tour de rôle, nous avons eu la chance de l'accompagner, tant que nous n'allions pas à l'école. Nous en gardons tous de beaux souvenirs, dont la boîte complète de chocolats que nous avons le droit d'aller choisir dans l'entrepôt et d'en déguster quelques-uns en revenant à la maison!

Notre mère Monique, qui avait été *maîtresse d'école* dans une école de rang, s'occupait de la comptabilité, des relations avec les

grossistes pour déterminer la quantité des produits à acheter en fonction des rabais hebdomadaires ou de la fluctuation des prix¹¹. Elle négociait des escomptes en assurant le paiement avant l'échéance. Elle fixait les prix des marchandises en calculant les marges de profit, un pourcentage x pour l'épicerie, un pourcentage y pour les vêtements, etc. Au besoin, elle assurait le service à la clientèle et n'hésitait pas à aller au sous-sol chercher un cent livres de farine ou de sucre et porter le tout au véhicule des clients!

Il est évident, comme pour toutes les entreprises familiales de l'époque, que nous, les enfants, avons prêté main-forte à nos parents. Nous apprenions très jeunes à répondre aux clients, utiliser la caisse enregistreuse, emballer les *commandes* et les porter dans les voitures des clients, placer les produits sur les tablettes sans oublier de faire la rotation et l'époussetage. Les balances de l'époque n'étaient pas numériques, aussi fallait-il savoir les utiliser correctement pour connaître le prix des aliments vendus au poids (bananes, fromage en meule, etc.). Nous devenions très habiles en calcul en *faisant la caisse* avec notre mère.

Il fallait bien sûr recourir à une main-d'œuvre extérieure. Aussi, des commis étaient embauchés pour le magasin et des *filles engagées* pour la maison privée (tâches domestiques). Nous avons le souvenir de Jeanne-d'Arc, Simon et son frère Denis, Noëlla, Gilles, Alain, Réal, Ginette... Ces femmes et ces hommes faisaient pratiquement partie de la famille et agrandissaient les tablées lors des repas.



Monique et Francine, 1952 devant le 1er magasin

¹⁰Pour l'histoire de cette industrie, se référer entre autres à *Clothing Manufacturers' Association of Montreal - Vineberg Building*, Musée du Montréal juif. [En ligne]. <http://mimj.ca/location/2190> (Page consultée le 29 février 2016)

¹¹Par exemple, le prix du sucre était très variable, aussi, début 1963, ils en avaient acheté cent poches de cent livres.

La clientèle venait principalement de Saint-Cœur-de-Marie et des paroisses voisines. Le 1^{er} du mois était une journée très achalandée. Des familles qui recevaient de l'aide sociale venaient faire une commande pour le mois. Certaines d'entre elles venaient de l'Ascension, Saint-Léon, Sainte-Monique, etc. puisqu'elles savaient que Gérard et Monique leur offriraient de très bons rabais, en plus de leur offrir le transport. Nos parents étaient des êtres généreux et pour eux, l'entraide allait de soi. Aussi, certains moments étant plus difficiles, les clients pouvaient *faire marquer*¹² pendant les périodes de chômage ou encore lorsqu'un des membres de leur famille était malade, ce qui entraînait, pour elles, des frais parfois importants puisque l'assurance-maladie n'existait pas encore. De même, à cette époque, ce ne sont pas toutes les familles qui avaient un véhicule, sinon un véhicule fiable. Aussi, il est souvent arrivé qu'on demande à notre père un transport d'urgence pour se rendre à l'hôpital ou chez le médecin. Il était aussi sollicité pour conduire les mariés le jour des noces. C'était toujours un grand honneur pour lui de rendre



Cadeaux pour les clients

service gratuitement. Pareillement, chaque année, il était important pour nos parents de remettre un cadeau à chacun des clients pour les remercier de leur fidèle encouragement.

Il y avait bien sûr de nombreux avantages à ce que la maison privée soit adjacente au commerce, il suffisait de passer la porte pour aller de l'un à l'autre. Cependant, la limite entre le privé et le public était parfois mince, entre autres aux heures de repas et le soir. Le magasin servait souvent de lieu de rassemblement. En effet, il n'était pas rare, particulièrement l'hiver lorsque les cultivateurs avaient moins de tra-

vail, de voir deux ou trois tables de joueurs de cartes s'amuser toute une soirée. L'automne, ça *jouait aux pommes*, ces dernières remplaçaient l'argent des parties de poker.

Nous vous avons mentionné que notre père savait saisir les opportunités. En voici quelques exemples. Nos parents ont longtemps été les seuls détaillants de la peinture Sico dans la région du Lac-Saint-Jean-Est. En effet, après de longues négociations, la compagnie Sico leur a garanti l'exclusivité de la vente du produit sur le territoire et, en prime, une intéressante ristourne dont ils faisaient bénéficier les clients. Aussi, Gérard aimait bien acheter des lots lors des ventes de faillite ou des ventes à l'encan. C'était généralement des profits assurés! Un de ces fameux achats: des centaines et des centaines de pots de fleurs en plastique. Comme ces pots étaient entreposés depuis un certain temps, il nous a fallu les laver les uns après les autres pour enlever la poussière, Gérard donnait fièrement l'exemple et les filles poursuivaient le travail. Nous en avons vendu, vendu et vendu... Nos parents en ont offert aux clientes à la fête des Mères. Notre père en avait même donné à notre mère qui elle tentait de les faire disparaître. Peine perdue, Gérard les installait quelque part sur le terrain. Il en restait encore... Heureusement, ils ont finalement été vendus à un commerçant d'une autre région.

À la fin de l'été 1971, le magasin a été vendu à la Coopérative agricole qui avait remplacé la fromagerie. Ce fut le début d'une autre aventure. Gérard et Monique ont acheté un grand terrain sur la route 169 à Delisle¹³, encore une fois, au milieu de nulle part... Ils y ont construit un immeuble de cinq logements et vendu des terrains, ce qui a mené au développement résidentiel de ce secteur, appelé le *quartier Gilbert*, dont la rue Trefflé-Gilbert¹⁴.

Voilà un petit tour d'horizon de l'histoire familiale d'un digne représentant de la lignée des Gilbert au Lac-Saint-Jean.



Le magasin général de Saint-Cœur-de-Marie, 1971

¹²Acheter à crédit.

¹³Le canton Delisle a été annexé à Saint-Cœur-de-Marie en 1979 et fusionné avec Alma en 1999.

¹⁴Référez à l'article de Léonce Gilbert, « Historique de l'avenue Trefflé-Gilbert », *Le Gilbertin*, vol. 2, no 1, avril 2015, p. 25-26

Merci de renouveler votre cotisation pour l'année 2016

LES MEMBRE QUI N'ONT PAS ENCORE RENOUVELÉ LEUR COTISATION ANNUELLE SONT PRIÉS DE LE FAIRE EN COMPLÉTENAT LE FORMULAIRE CI-DESSOUS.

Nous vous remercions de votre soutien et votre fidélité



Association des familles Gilbert Formulaire d'adhésion et de renouvellement 2016

Nouvelle adhésion Renouvellement Numéro de membre _____

1. Identification

Nom : _____ Prénom _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal _____

Téléphone : (____) _____ Courriel _____

2. Frais d'adhésion

Membre actif 25\$ pour l'année 2016 Membre bienfaiteur 50\$ par année

Don à l'Association _____ \$

Veuillez libeller votre chèque à l'ordre de : **Association des familles Gilbert**

3. Contribution généalogique

Date de naissance _____ Lieu _____

Nom du conjoint _____ Prénom _____

Date du mariage (union de fait) _____ Lieu _____

Parents

Père _____ Date naissance _____ Lieu _____

Mère _____ Date naissance _____ Lieu _____

Date du mariage _____ Lieu _____

4-Identifier la lignée qui vous est connue : _____

Connaissez-vous le nom de votre ancêtre de la première génération :

Étienne Pierre Charles Louis

L'Association s'engage à assurer la confidentialité des informations qui précèdent et à ne les utiliser qu'aux fins de son administration courante.

_____ Date _____

Signature

Poster à l'adresse suivante : **Association des familles Gilbert**
650, rue Graham-Bell, bureau SS-09
Québec (Québec) G1N 4H5

Le formulaire d'adhésion et de renouvellement est également disponible sur notre site internet à l'adresse suivante : www.famillesgilbert.com

Message du conseil d'administration

Remerciement

Aux membres qui nous ont fait parvenir leur renouvellement de cotisation pour l'année 2016, nous tenons à vous remercier pour la confiance et l'intérêt que vous portez à notre association de familles. Votre soutien et votre fidélité nous encouragent à poursuivre notre mission.

Gratitude

À celles et ceux qui nous ont fait un don lors de leur renouvellement ou lors de leur adhésion à l'Association des familles Gilbert, nous tenons à vous exprimer notre profonde gratitude. Nous apprécions ce geste, car il évoque pour nous un appui inconditionnel aux efforts que nous déployons pour faire grandir notre association de familles.

Bienvenue

C'est avec un grand plaisir que nous souhaitons très chaleureusement la bienvenue aux nouveaux membres qui proviennent de différentes régions du Québec. Nous comptons sur votre participation active au sein de l'Association des familles Gilbert.

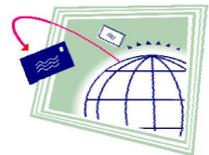
Changement d'adresse postale ou de courriel



Nous demandons votre collaboration pour nous faire parvenir votre changement d'adresse postale ou de courriel. Cela nous évite de faire plusieurs recherches pour tenter de vous rejoindre. Envoyez tout changement d'adresse à:

info@famillesgilbert.com ou

Association des familles Gilbert
650, rue Graham-Bell, bureau SS-09
Québec (Québec) G1N 4H5



Racontez l'histoire de votre famille

Nous vous invitons à utiliser les pages de notre bulletin de liaison «Le Gilbertin» pour publier un article sur l'histoire de votre famille. Faites-nous parvenir votre texte agrémenté de photos à : info@famillesgilbert.com ou

Association des familles Gilbert
650, rue Graham-Bell, bureau SS-09
Québec (Québec) G1N 4H5

Excursion en mer à Anticosti et Basse Côte-Nord

Par Yves Gilbert

Anticosti

On en parle beaucoup ces jours-ci.

Avant le 17^e siècle, c'était une terre neutre, inhabitée, entre les autochtones de la Côte-Nord et ceux de la Gaspésie.

Au 17^e siècle, elle a fait partie de la seigneurie de Louis Jolliet qui y a exploité des pêcheries jusqu'à la destruction de ses installations, la saisie de ses biens et la capture de sa famille par les Anglais vers 1690. Louis Jolliet a récupéré sa famille et a reconstruit ses installations et les a exploitées jusqu'à sa mort dans cette région en 1700. Jolliet avait auparavant exploré la Basse-Côte-Nord et la côte du Labrador.

À la fin du 19^e siècle, elle a été acquise par un industriel français à la recherche d'un paradis terrestre, Monsieur Menier. Il en a fait une réserve privée de chasse et pêche et y a amorcé l'exploitation forestière.

Aujourd'hui, elle est connue et visitée par des chasseurs de chevreuils et des pêcheurs de saumons. Elle est aussi connue pour son potentiel théorique pour l'exploitation de pétrole et de gaz. On sait qu'elle est peu habitée, et on en a l'image d'une nature sauvage qui n'aurait pas ou peu été altérée par les activités humaines.

À l'été 2014, les frères Guy et Yves Gilbert, fils de Marc, de la lignée d'Étienne, y



Paysage typique d'Anticosti

ont fait une incursion pour voir de quoi l'île avait l'air, mais depuis l'eau plutôt que par les routes de terre qui la sillonnent. Le trajet était de Mingan, sur la Côte-Nord, jusqu'à l'île d'Anticosti, en passant par le détroit de Jacques-Cartier. Le moyen était une embarcation de 6 mètres, ouverte et mue à la rame, donc à force de bras, ou, dit autrement, une chaloupe. Elle avait été construite à cette fin. La durée prévue était limitée, mais l'objectif idéal était de faire le tour de l'île, soit un périple d'environ 550 kilomètres. La réalité a été différente, le vent s'opposant au rêve. Plus de 400 kilomètres auront tout de même été ramés. Tous les soirs, il y a eu arrêt sur l'île, laquelle est ceinturée de plages.

Qu'avons-nous vu? Comment cela s'est-il passé? **C'est ce qui vous sera montré et raconté à l'assemblée générale de l'Association des Familles Gilbert le 1^{er} mai prochain.**

Basse-Côte-Nord

C'est le pays des Innus. C'est celui qui a été chanté par Gilles Vigneault, et qui le chante encore.



Paysage typique de la Basse-Côte-Nord

Cela faisait partie de la seigneurie exploitée au 17^e siècle par Louis Jolliet. Ce sont aussi les grands barrages hydroélectriques en construction et à venir. C'est le conflit territorial avec Terre-Neuve. C'est l'extrême Est-du-Québec avec la municipalité de Lourdes-de-Blanc-Sablon.

C'est aussi une région dont le climat est fortement influencé par le courant froid du Labrador qui l'atteint en passant par le détroit de Belle-Île; il y amène ses icebergs même en été. L'eau y est à près de 0 °C et l'air est trop froid pour les mouches. Curieusement, autour de l'île Anticosti, à moins de 100 km au Sud, l'eau est beaucoup plus chaude, voire baignable.

C'est un territoire froid, dominé par la mer, parsemé d'îles, mais où les ressources de cette mer sont abondantes. L'accès se fait par avion et bateau, plus une

route blanche pour motoneiges.

À l'été 2015, Guy et Yves Gilbert, après leur ballade de 2014 à Anticosti, ont visité une partie de ce coin de pays, encore à force de bras, en ramant, en chaloupe, en longeant les côtes et les îles.

D'île en île, de pointe en pointe, ils ont ramé de Kegaska, près de Natashquan jusqu'à Chevery, en passant par Musquaro, La Romaine, Baie-des-Loups et l'archipel Sainte-Marie, aller et retour, un périple de 280 kilomètres à vol d'oiseau. L'intention était d'aller le plus loin possible vers l'est, mais le vent s'y est opposé. Trois jours sur un rocher à attendre une accalmie et l'annonce, une fois rendus à Chevery, de cinq autres jours de fort vent d'est les ont convaincus de faire demi-tour, le temps disponible étant limité.

Cette ballade sera brièvement racontée lors de l'assemblée générale annuelle de l'Association des familles Gilbert du 1^{er} mai prochain.

Assemblée générale annuelle
Association des familles Gilbert
Auberge de la Station Touristique Duchesnay
1er mai 2016



L'Association des familles Gilbert tiendra son assemblée générale annuelle le 1^{er} mai 2016 à l'Auberge de la Station touristique Duchesnay, 140, montée de l'Auberge, Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier (Québec) G3N 2Y6

Programme

- 9h30 Accueil et inscription des membres
- 10h00 Assemblée générale annuelle
- 10h30 Brunch buffet
- 11h30 Conférence donnée par les frères Yves et Guy Gilbert, sujet « *Excursion sur mer à Anticosti et Basse Côte Nord* ».
- 12h00 Promenade sur le site enchanteur de la Station Touristique Duchesnay.

Les membres qui désirent assister à l'assemblée générale annuelle de l'Association des familles Gilbert sont priés de confirmer le plus tôt possible leur présence ainsi que celle de leur conjoint et acquitter le coût du repas qui est de 30 \$ par personne, incluant les taxes et le service, à l'adresse suivante : Association des familles Gilbert, 650, rue Graham-Bell, bureau SS-09, Québec (Québec) G1N 4H5

Postes Canada
Numéro de convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Fédération des associations de familles du Québec
650, rue Graham-Bell, bureau SS-09, Québec (QC) G1N 4H5